

EXCELSIOR

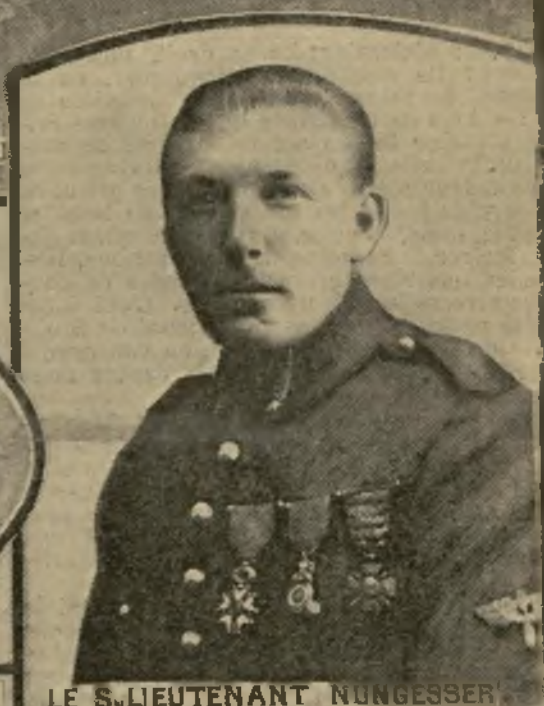
Journal Illustré Quotidien

ABONNEMENTS (du 1^{er} au 14 de chaque mois)
 France... Un an, 35 fr. 6 mois, 18 fr. 3 mois, 10 fr.
 Étranger... Un an, 70 fr. 6 mois, 36 fr. 3 mois, 20 fr.
 On s'abonne sans frais dans tous les bureaux de poste
 Les manuscrits non insérés ne sont pas rendus

Informations - Littérature - Sciences - Arts - Sports - Théâtres - Éléances

Adresser toute la correspondance
 à l'ADMINISTRATEUR D'Excelsior
 88, avenue des Champs-Élysées, PARIS
 Téléph. : WAGRAM 57-44, 57-45
 Adresse télégraph. : EXCEL-PARIS

Un combat aérien à 3.000 mètres d'altitude



Le saisissant instantané que nous publions ici a été pris, en plein combat à bord d'un quatrième aéroplane, par un bombardier-observateur. Il représente l'attaque, par un fokker (à gauche), d'un biplan français (au centre), au secours duquel se porte un avion de chasse français (à droite), piloté par le célèbre héros de l'air, le sous-lieutenant Nungesser. Ce dernier eut une fois de plus raison de l'ennemi qui vint s'écraser sur le sol après un combat de quelques instants.

Le nouveau droit des gens

C'est du Nord, une fois de plus, que nous vient la lumière. Un journal d'Allemagne, de Stuttgart pour préciser, nous annonce une bonne nouvelle : la guerre n'aura pas été inutile, comme on a pu trop souvent le craindre là-bas. Elle n'a pas encore abouti à une décision, mais déjà elle a modifié du tout au tout la conception du droit des gens.

Était-ce un de ses « buts ? » On n'en sait rien. Les Allemands moins que personne. Les buts de la guerre sont le mystère qu'il ne faut pas scruter, dont il ne faut pas même parler. La réforme du droit des gens était peut-être un des buts de la guerre, et peut-être ne l'était point. Ne tranchons pas. C'est un résultat, sinon une cause finale.

En quoi consiste la réforme ? Oh ! elle est radicale ! C'est mieux ou pis qu'une réforme : c'est le renversement, la catastrophe du vieux droit. C'est une « transmutation de valeurs », dont les conséquences peuvent être incalculables : la feuille de Stuttgart en éprouve une sorte de joie sacrée. L'enthousiasme, en même temps qu'une certaine naïveté, ne lui permet pas de prendre des précautions oratoires, ni même de ménager son effet. Elle livre, dès sa première phrase, à notre curiosité impatiente la formule du nouveau droit. Elle lâche le paquet, si l'on ose s'exprimer si vulgairement et à l'allemande.

Mais, encore une fois, ce paquet, ou cette formule ?

Voici :

Jusqu'en l'année de grâce 1914, les armées faisaient la guerre aux armées, et elles évitaient autant que possible de nuire aux civils, particulièrement aux enfants et aux femmes. Et c'était l'ancien droit des gens. Aujourd'hui, les armées, du moins allemandes, font encore la guerre aux armées, parce qu'elles ne peuvent pas faire autrement ; mais elles la font encore plus volontiers aux civils, aux enfants et aux femmes, à qui elles nuisent le plus qu'elles peuvent. Et c'est le nouveau droit.

On savait bien, depuis deux ans, comment se comportent les Boches. On n'avait pas attendu le journal de Stuttgart pour le savoir. Mais on ne croyait pas, généralement, que ce fût le droit, vieux ou neuf : on croyait plutôt que ce fût la violation du droit. C'était méconnaître nos ennemis et raisonner témérairement.

Comment violeraient-ils le droit, puisqu'ils le créent ? Ils continuent d'appliquer, en la modifiant à peine, l'admirable maxime de Kant : « Agis de telle sorte que la puisses ériger le principe de ton action en règle de conduite universelle et nécessaire. » Ils agissent comme il leur plaît ou comme il leur est utile, à rebours de toutes les morales ou de tous les préjugés ; mais, ensuite, ils ne manquent jamais d'ériger le principe de leurs actions, fussent-elles qualifiées crimes, en règles de conduite universelles et nécessaires. C'est ainsi qu'a été promulgué, dans un journal de Stuttgart, le droit des gens nouveau, en conformité des gestes de l'armée allemande depuis deux ans.

On se demande ce que penserait Montesquieu de l'« esprit » de ce nouveau droit des gens. Il croyait que l'ancien « est naturellement fondé sur ce principe que les diverses nations doivent se faire, dans la paix, le plus de bien, et dans la guerre le moins de mal qu'il est possible, sans nuire à leurs véritables intérêts ».

Il ajoutait : « L'objet de la guerre, c'est la victoire », et cette vérité semble évidente. « L'objet de la victoire, c'est la conquête. » Les Allemands souscriraient à celle-ci, de même qu'à la suivante : « L'objet de la conquête, c'est la conservation. » Sans doute, même, accepteraient-ils avec indifférence la conclusion de Montesquieu, que « de ce principe et du précédent doivent dériver toutes les lois qui forment le droit des gens ». Mais ils n'aimeraient guère le petit commentaire qui suit :

« Toutes les nations ont un droit des gens ; et les Iroquois même, qui mangent leurs prisonniers, en ont un. Ils envoient et reçoivent des ambassades ; ils connaissent des droits de la guerre et de la paix ; le mal est que ce droit des gens n'est pas fondé sur les vrais principes. »

C'est justement ce que nous pressentions : comme les Iroquois, qui mangent leurs prisonniers, les Allemands, qui laissent leurs prisonniers mourir de faim, ont un droit des gens ; le mal est que ce droit des gens n'est pas fondé sur les vrais principes.

Il est inutile, d'ailleurs, de leur remontrer par le raisonnement que leurs principes ne sont point vrais ; ils ont une réponse à tout,

qu'ils empruntent de Molière : « Et moi, je vous soutiens que mes principes sont fort bons. »

Nous ne pourrions jamais nous comprendre : on s'en doutait. Nous ne dirons même pas que nous soyons fâchés, ni même que nous ne soyons pas honorés de cette inintelligence réciproque ; mais il faut mettre fin, pratiquement, à la controverse. Le moyen est simple, et infailible : supposons un instant le problème résolu en faveur de la doctrine ennemie, et adoptons le droit des gens allemand, dans nos rapports avec les seuls Allemands, bien entendu. Outre qu'ils ne l'auront pas volé, nous aurons le plaisir, très philosophique, de leur retirer de la tête une idée fautive, qu'ils reconstruiront fautive des qu'ils en seront les victimes.

Abel Hermant.

Ce que l'on dit

En attendant...

D'après la Kreuz-Zeitung l'amiral von Tirpitz, l'homme de la guerre sous-marine à outrance et du massacre des innocents, aurait répondu à un poète allemand qui lui avait adressé des vers patriotiques :

« Puisse notre patrie se bien pénétrer de l'idée que le germanisme ne pourra se développer que si cette guerre nous procure un solide bastion contre l'anglo-américanisme. Nous aurons ce bastion si c'est l'Allemagne et non l'Angleterre qui impose sa domination dans les Flandres. »

On peut faire remarquer à ce foudre de mer bouche-d'or que ces paroles ingénues suffisent à démontrer l'immense bêtise qu'a faite l'Allemagne en violant la neutralité de la Belgique.

Avant la guerre, la Belgique n'était l'alliée de personne, elle n'était le bastion de personne, ou, plutôt, elle était le bastion de tout le monde : elle était neutre, uniquement et absolument neutre. Mais, après la guerre, il n'en pourra plus être de même, cela saute aux yeux, puisque cette guerre a révélé à l'univers que l'Allemagne n'a pas plus le respect de la neutralité que le souci de l'humanité.

Donc, la Belgique ne sera plus un Etat neutre. Et comme elle aura appris à se méfier de l'Allemagne, la disparition de cette neutralité sera une grave inquiétude pour celle-ci.

Il faut donc que l'Allemagne garde la Belgique ou — ce qui serait d'un comique féroce — supplie à deux genoux qu'on en rétablisse la neutralité ! Pour garder la Belgique, ou même pour obtenir la seconde solution, il faudrait qu'elle battît la France, l'Angleterre et la Russie, ce qui est impossible, et aujourd'hui elle le sait.

Voilà pourquoi la violation par elle de cette neutralité a été de sa part plus qu'un énorme crime : une formidable faute.

Pierre Mille.

Il y a exactement cent quatre ans, le 12^e régiment de lanciers royaux anglais, campé en Espagne, envahissait un monastère et en pillait les caves.

Le Duc de Fer, apprenant ce forfait, saute à cheval, arrive au 12^e lanciers et le condamne à expier sa faute pendant autant d'années qu'il y eut de bouteilles dérobées, bues ou cassées.

L'économie du monastère en accusa cent quatre.

Depuis cent quatre ans, tous les soirs, le 12^e lanciers royaux défilaient la parade, musique en tête, exécutant, comme l'avait ordonné Wellington, l'hymne national espagnol, l'hymne national russe, l'hymne des vèpres, la Marche du Prince de Galles, et le God Save the King, tout le régiment restant au port d'armes, rigide, silencieux...

Même pendant la guerre actuelle, ce régiment exécuta la punition, et ne s'en allait au repos qu'après la parade et l'audition des morceaux prescrits.

Hier, la tradition prenait fin. Et, à l'heure ordinaire du piquet, le « douzième » exécutait une charge magnifique...

Les députés sont comme les écoliers : ils font des devoirs de vacances.

Un de nos législateurs, qui voyage en Bretagne et en Normandie, prépare un projet de loi qu'il s'apprête à déposer à la rentrée sur le bureau de la Chambre. Pour faire face à la crise des sous, il s'agitait de frapper en billon une monnaie divisionnaire, qui vaudrait un demi-sou.

Notre système monétaire actuel n'est pas très bien respecté dans les provinces, a constaté le zélé député. Aux foires normandes, on compte par pistoles, et en Bretagne, où l'on est plus pauvre, par liards. Le demi-sou s'appellerait « double-liard », et nos vieux ministres — M. Méline en tête — qui dans

leur enfance achetaient leur goûter pour quelques liards, apprendraient à nos jeunes gouvernants à se familiariser avec la monnaie nouvelle.

Une proposition de loi en ce sens fut déposée à la Chambre en 1897 et n'aboutit point. Voyons si la prochaine législature va nous donner le demi-sou dit double-liard.

C'est donc que certaines denrées vaudraient un demi-sou ?

Au fait ! Si créer le demi-sou était un moyen de faire diminuer la vie chère ?

Les Parisiennes commenceraient-elles à aimer les fleurs des champs ?

On ne voit partout que les reines-marguerites, qui, cet été, remplacent dans nos jardinières le silène et la rose. Nous en mettons partout, dans le porte-bouquet de l'auto et le pot en grès de la villa normande. Nos élégantes en ramassent à foison dans les prairies et en glissent « dans la lettre à mon filleul ».

Ajoutons que la mode est passée d'effeuiller les marguerites. « Un peu ? Beaucoup ? A la folie ? Pas du tout ? » L'heure n'est plus à ces mièvreries sentimentales.

Voilà donc la « marguerite de guerre », si gentiment au goût du jour, dépossédée de son rôle de sibylle. Félicitons-en ! Si elle est poursuivie par les Parisiennes, elle ne sera toujours point par les tribunaux !

Sarah for ever ! Sarah Bernhardt va tourner un film cinématographique. Et un film de M. Jean Richepin !...

Ce sera la première fois que le célèbre auteur des *Gueux* aura fait directement un film pour le cinéma. Dans le scénario, Mme Sarah Bernhardt interprétera le rôle d'une « mère française ». Le jeune Signoret figurera son fils.

Une partie du film se déroule dans les ruines de Reims, une autre dans les rochers de Belle-Ile, où la grande artiste pourra ensuite se reposer et oublier le travail.

Car elle n'aime pas cela. Si Mme Sarah Bernhardt a consenti à mimer encore devant la manivelle, ce n'est sans doute que « séduite par la beauté du film de M. Richepin ».

— C'est trop mécanique, dit-elle à ses intimes. On n'a pas le temps de penser, de s'intéresser, de s'enthousiasmer qu'il faut s'arrêter, reprendre froidement. Puis, j'ai vu, une fois, une partie du film joué par moi : quelle horreur, cette chose saccadée, dure, sans paroles ! Je croyais voir jouer mon propre cadavre... Et vous direz ce que vous voudrez, l'invention est merveilleuse, mais il y manque ce sublime, ce divin : le Verbe !...

Et Mme Sarah Bernhardt prononce ce mot Verbe avec une voix qui contient toute la splendeur du ciel.

Un correspondant de guerre allemand donne de Belgrade un tableau saisissant et navrant :

« L'orgueilleuse forteresse du slavisme dans les Balkans, dit-il, est maintenant plongée dans un profond, silencieux et noir chagrin. L'ombre d'un malheur inouï plane sur ses rues blanches et claires qui descendent du Kalimegdan, jardin public, jusqu'à la Save qui brille sous le soleil. Les toits brûlés ou effondrés des maisons bombardées se détachent ici et là au milieu de ceux qui ont été épargnés. Les devantures rouillées des magasins ne s'ouvrent que lentement comme les paupières lourdes d'un malade. Muettes, repliées sur elles-mêmes, les femmes et les jeunes filles serbes passent dans les rues désertes. Quelque chose de fixe et de brisé brûle dans leurs yeux sombres et durs. Même si elles ne portaient pas de vêtements de deuil, on devinerait que chacune d'elles pleure secrètement un père ou un mari, un fiancé ou un frère... »

Le correspondant ajoute encore à ce tableau beaucoup de belles phrases. Mais, hélas ! tout cela n'est pas de la littérature...

Après les wagons-lits et les wagons-restaurants, voici les wagons-cinéma.

Une compagnie de chemin de fer française met ce projet à l'étude pour après la guerre.

Tout le long du parcours, dans un wagon qui pourra contenir de 50 à 75 spectateurs, seront données des séances cinématographiques.

Voilà une excellente idée destinée à faire paraître moins longues les heures du voyage. Mais, entre autres vues, abonderont, paraît-il, les paysages pris le long des voies ferrées de la compagnie.

Réclame intelligente, certes : les voyageurs, cependant, ne feraient-ils pas mieux de mettre simplement le nez à la portière ?

Le Veilleur.

Le Portugal entre en guerre aux côtés des Alliés

UNE SÉANCE HISTORIQUE AU CONGRÈS

LISBONNE, 7 août. (De notre correspondant particulier). — Le Portugal va lutter sur les champs de bataille à côté des nations alliées. Le Congrès des Chambres portugaises vient de le décider après un sérieux examen de la question de la coopération militaire et l'audition des ministres des Finances et des Affaires étrangères sur les résultats de leur mission à Londres et à Paris.

Ce fut une séance historique, à laquelle assistèrent le président de la République — à qui la Constitution n'interdit pas, comme en France, d'assister aux débats du Parlement — et le corps diplomatique tout entier.

M. Alfonso Costa exposa d'abord la situation financière et annonça que la Grande-Bretagne a promis un important appui financier au Portugal, en reconnaissance du concours loyal que ce pays n'a pas cessé de lui donner depuis le commencement de la guerre. Le gouvernement anglais a autorisé les ministres portugais à déclarer au Parlement que l'Angleterre fera au pays allié toutes avances dont il aura besoin pour toutes dépenses se rattachant directement à la guerre et que les deux gouvernements seront d'accord pour juger nécessaires.

Après ces précisions, qui montraient avec quelle loyauté les Alliés entendaient remplir leurs engagements, le ministre des Affaires étrangères, M. Soares, donna lecture de la déclaration par laquelle la Grande-Bretagne conviait cordialement le Portugal à une coopération militaire plus large en Europe, dans toute la mesure où il se jugera apte à la donner.

Des applaudissements enthousiastes éclatèrent



M. AUGUSTO SOARES

aussitôt. La commission de la guerre, consultée, s'était déjà prononcée pour la réalisation de cette coopération.

Au milieu des acclamations, M. Alexandre Braga, député, puis M. Almeida, président du Conseil, firent l'apologie des nations alliées, réclament la participation du Portugal à la guerre du droit. Puis, au milieu d'un enthousiasme indescriptible, un ordre du jour de M. Correia Barreto approuvant les déclarations des deux ministres et ratifiant les pleins pouvoirs du gouvernement fut mis aux voix et adopté.

Nouvelles attaques devant Verdun

NOUS PROGRESSONS AU NORD DE LA SOMME

L'accalmie qui s'était produite devant Verdun n'a pas été de longue durée. Furieux de voir lui échapper les positions, si chèrement payées déjà, de Thiaumont et de Fleury, l'ennemi a ramené en hâte des troupes et surtout de l'artillerie, et l'assaut a été livré avec ordre d'enlever l'objectif à tout prix.

Les barrages de 210, dont parle à cette occasion notre communiqué, ne sont pas une nouveauté pour nous. Les pièces allemandes de ce calibre ont une mobilité qui permet de les concentrer en peu de temps sur les points menacés, et cette mobilité tient elle-même à la diminution du recul, qui a pour autre conséquence la rapidité du tir.

Mais nous avons, aujourd'hui, de quoi répondre à l'ennemi. Nous ne manquons, pour cela, ni d'hommes ni de matériel. Les attaques allemandes, dirigées sur tout le front compris entre Thiaumont et Fleury, ont été repoussées depuis Thiaumont jusqu'au village et dans le village même. Seul l'ouvrage de Thiaumont a été atteint. C'est au moins la sixième fois, depuis un mois, qu'il change de possesseur. Rien ne prouve que ce soit la dernière, et, quand les Allemands s'y maintiendraient, ils n'auraient encore rien gagné, mais ramené la situation au point où elle était avant le début de la nouvelle bataille, alors que sur tout le reste de la ligne c'est nous qui avons progressé.

Au nord de la Somme, notre action a continué, et, en se liant à une action simultanée des troupes britanniques, nous a valu de nouveaux progrès à l'est de la cote 139, c'est-à-dire directement au sud de Guillemont, pendant que nos alliés rejetaient l'ennemi près de la gare de Guillemont, à mi-chemin entre la ferme de Waterloo et ce village.

Sur l'Isonzo, l'offensive italienne a d'abord obtenu de brillants résultats devant Montfalcone : les cotes 85 et 121, qui dominent la ville, ont été enlevées malgré l'extrême difficulté d'un assaut sur ces pentes abruptes. L'offensive s'est développée ensuite dans la région de Gorizia où le mont San Michele, le mont San Michele et la tête de pont de Gorizia sont tombés aux mains de nos alliés. Et ce n'est là que le début d'une opération qui, comme toutes les autres offensives de l'Entente, va se poursuivre désormais avec méthode et sans arrêt.

Au sud du Dniester, l'armée du général Levchinski vient de remporter une nouvelle victoire en prenant d'assaut la ville de Tlumacz et les positions sur lesquelles les Autrichiens essayaient de résister de part et d'autre de cette ville, depuis le Dniester jusqu'au chemin de fer de Kolomea à Stanislaw. La route de Stanislaw est désormais ouverte à nos alliés, et la situation de l'armée Bothmer, sur la rive gauche du Dniester, devient plus difficile encore.

Jean Villars.

Combat entre Portugais et Allemands

LISBONNE, 8 août. — Un détachement d'infanterie allemand, muni de trois mitrailleuses, a attaqué le poste de Naigadi-Kionga (Mozambique) ; il a été repoussé.

LES NOUVEUX SUCCÈS DE L'OFFENSIVE ITALIENNE

LA CHUTE DE GORIZIA paraît maintenant certaine

Rome, 8 août. — Un communiqué officiel annonce la conquête complète du mont Sabotino.

Le mont San-Michele, pivot de la défense ennemie en face de Gorizia, ainsi que la tête de pont de Gorizia, sont dans nos mains.

Les prisonniers faits sont au nombre de 8.000. D'autres continuent à affluer.

Nous avons pris 11 canons, une centaine de mitrailleuses, ainsi qu'un riche butin.

(Voir le communiqué en Dernière Heure.)



LE DUC D'AOSTE

Commandant l'armée italienne de l'Isonzo

La tactique de Cadorna

MILAN. (De notre correspondant particulier.) — Bien que prévue, la nouvelle offensive que le général Cadorna vient de déclencher sur l'Isonzo et sur le Carso n'était pas attendue si tôt.

Lors de son dernier voyage en Italie, le colonel Repington avait écrit que ce n'est point dans le Trentin que l'armée italienne peut battre l'Autriche-Hongrie, mais sur la ligne qui de la Carnie se prolonge jusqu'à l'Adriatique. Le critique militaire anglais ajoutait que toute action italienne de ce côté-là était subordonnée au renforcement du front du Trentin, besogne assez longue et fort difficile.

Tous les critiques militaires, d'ailleurs, étaient d'accord sur ce point.

Or, si malgré ces pronostics, le grand chef italien a pu devancer l'heure attendue, cela prouve clairement que la situation dans le Trentin est tout à fait satisfaisante et que la résistance acharnée qu'opposent encore les Austro-Hongrois au pied du Lavarone n'a pour lui qu'une médiocre importance.

Car il ne faut pas oublier qu'en dehors du Trentin l'armée italienne opère avec succès sur plusieurs autres points du front.

Les alpins avancent continuellement dans la région occidentale de l'Adamello et du Tonale.

Dans les Dolomites, il ne se passe pas de jour sans un élargissement plus ou moins grand des positions italiennes, et l'on sait que dans ce secteur Cadorna vise à la rupture des communications entre l'armée impériale qui opère dans le Trentin et le reste de la monarchie autrichienne.

Aujourd'hui, c'est sur l'Isonzo et sur le Carso que va se faire le grand effort.

Les premières nouvelles sont excellentes. La pression ennemie qui s'exerçait à l'est de Montfalcone a reçu un rude coup.

A vrai dire, l'Autriche n'a jamais eu beaucoup de chance à cet endroit-là.

Il y a un an, à quelques jours près, elle était battue à San Martino del Carso (26 juillet 1915) et laissait 1.600 prisonniers. Le lendemain, le Monte San Busi tombait aux mains des Italiens avec 3.200 prisonniers, auxquels venaient s'en ajouter 1.485 le surlendemain.

Mais l'Autriche a toujours attribué, et avec raison, une importance capitale au Carso. Elle en a confié la défense à des troupes d'élite commandées par des officiers de tout premier ordre qui ont fixé leurs sièges de commandement à Temnica et Kostanjevica.

C'est que ce plateau est le dernier bastion naturel contre l'invasion et l'unique muraille qui peut retarder l'avance vers Trieste.

Il se prête, d'ailleurs, admirablement à la défense avec sa suite de hauteurs : San Michele



LE VILLAGE DE GUILLEMONT

dont on trouvera le nom dans notre communiqué officiel

(275 mètres), San Martino (197 mètres), Sei Busi (118 mètres), Cosich (113 mètres) et les cotes 85 et 124, dont il est question aujourd'hui.

Ce sont des géants minuscules, si on les compare aux pics du Trentin et des Dolomites, mais ils forment une chaîne contre laquelle l'armée royale soutient une lutte que le général Gallieni déclarait épique.

Entre le Mont San Michele et la cote 124 la distance à vol d'oiseau est de près de 9 kilomètres.

Le Sei Busi est aux mains des Italiens; le San-Michele est fort entamé; les cotes 124 et 85 sont près de tomber. Les anneaux de la chaîne ne tiennent plus solidement.

Plus au nord, de l'aveu même de l'ennemi, qui est très embarrassé dans ses communiqués, la



pression italienne augmente depuis trois jours. Gorizia serait en flammes en grande partie.

Ainsi, sur tout le front italien, les troupes impériales ne sont pas seulement tenues en échec, mais elles se trouvent en danger immédiat d'être débordées; cette position critique ne saurait être améliorée par des prélèvements de troupes sur les autres fronts, car, à l'est, l'avance russe se poursuit, méthodique et ininterrompue, et, au sud, Salonique se dresse comme une menace impérieuse.

Broussiloff, Cadorna et Sarraïl : trois noms qui doivent être prononcés avec effroi, à Vienne.

Jean Stallico.

M. Bissolati assistait à la victoire italienne

MILAN, 8 août. — A 3 heures de l'après-midi, dans la journée du 6, avant que l'infanterie italienne se lançât à l'assaut, M. Bissolati arrivait dans un des postes d'observation les plus avancés. Il se présentait au général de division :

— Je maintiens la promesse que je vous avais faite, général, dit M. Bissolati. Je vous avais dit que je serais présent à l'offensive sur l'Isonzo, et je suis ici. Je vous apporte le salut du gouvernement et du peuple italiens.

Le général répondit : « Vous nous porterez bonheur. Excellente ! »

A 7 heures et demie du matin, dans la même journée, l'artillerie italienne avait commencé à tirer. Le pilonnage du terrain fut effectué suivant toutes les règles. L'action de l'infanterie était prévue pour 4 heures de l'après-midi, mais il fut impossible de retenir les troupes jusqu'à ce moment, et l'heure de l'assaut fut dévancée.

« La bataille continue, écrit le correspondant du Secolo; nous ne sommes encore qu'au prologue. »

La tension augmente entre Berlin et Rome

L'Allemagne enregistre la rupture économique

GENÈVE, 8 août. — On mande de Berlin que le *Moniteur officiel* publie une déclaration du ministre des Finances annonçant que les traités germano-italiens relatifs au commerce, aux douanes et à la navigation ne sont plus considérés comme valables par le gouvernement italien et qu'en conséquence l'Allemagne appliquera désormais le tarif général aux produits de l'industrie et du sol italiens.

Et l'Italie réclame la guerre

MILAN, 8 août. — La réunion organisée par le comité des associations pour la guerre à l'Allemagne a eu lieu hier soir. Elle était imposante. On peut dire que toutes les classes étaient représentées. La salle était d'ailleurs électrisée par la nouvelle des succès italiens sur l'Isonzo.

Les orateurs ont été : le maire de Pavie, le député syndicaliste De Ambrosi et enfin le député Podrecca.

Voici la conclusion du discours de M. Podrecca :

« C'est l'Allemagne qui a déclaré la guerre; c'est elle qui doit être punie. Au nom de la Belgique martyrisée, guerre à l'Allemagne ! Au nom des victimes de la Lusitania, guerre à l'Allemagne ! Au nom du capitaine Fryall, guerre à l'Allemagne ! Au nom des femmes outragées, des enfants mutilés, guerre à l'Allemagne ! Pour la civilisation de l'Europe et pour notre libération, guerre à l'Allemagne ! Pour la paix enfin, guerre à l'Allemagne ! »

COMMUNIQUÉS OFFICIELS

du Mardi 8 Août (537^e jour de la guerre)

15 HEURES.

AU NORD DE LA SOMME, notre infanterie, opérant à droite des troupes britanniques, au cours d'une attaque dirigée par nos alliés SUR GUILLEMONT, a réalisé une avance à l'est de la cote 139 (NORD D'HARDECOURT) et a fait une quarantaine de prisonniers.

A L'EST DE LA FERME MONACU, les Allemands ont tenté par deux fois ce matin de nous reprendre les tranchées que nous avons conquises hier. Repoussé à chaque tentative par nos feux d'infanterie, l'ennemi a dû se replier, laissant de nombreux cadavres devant nos lignes. Le nombre des prisonniers valides que nous avons faits hier dans cette région atteint deux cent trente, dont deux officiers.

SUR LA RIVE DROITE DE LA MEUSE, le bombardement a repris pendant la nuit avec une extrême intensité SUR LE FRONT THIAUMONT-FLEURY. Vers cinq heures du matin, les Allemands ont lancé sur nos positions, DEPUIS LE VILLAGE DE FLEURY JUSQU'AU NORD DE L'OUVRAGE DE THIAUMONT, une série de puissantes attaques à gros effectifs et accompagnées de tirs de barrage de 210 en arrière de nos lignes. Toutes les attaques ont été arrêtées LE LONG DE LA ROUTE DE FLEURY et dans le village par nos feux de mitrailleuses qui ont causé de grandes pertes à l'ennemi. Les Allemands ont réussi à prendre pied DANS L'OUVRAGE DE THIAUMONT après une lutte acharnée qui se poursuit encore à l'heure actuelle.

DANS LES VOSGES, des détachements ennemis qui tentaient d'aborder nos tranchées PRES DE SENONES, ont été aisément dispersés à coups de fusil.

23 HEURES.

AU NORD DE LA SOMME, nous avons augmenté nos gains d'hier en nous emparant d'un petit bois et d'une tranchée fortement organisés par l'ennemi AU NORD DU BOIS DE HEM, que nous tenons en entier. En définitive, dans ces deux journées, nous avons conquis, AU NORD DE LA SOMME, toute une ligne de tranchées allemandes sur un front de 6 kilomètres et une profondeur de 300 à 500 mètres.

EN CHAMPAGNE, hier, en fin de journée, après un vif bombardement, de forts détachements ennemis, qui attaquaient à la grenade nos positions AU NORD-OUEST DE TAHURE et nos petits postes de LA COTE 193, ont été pris sous nos feux et dispersés.

SUR LA RIVE DROITE DE LA MEUSE, le combat a continué avec acharnement SUR TOUT LE FRONT THIAUMONT-FLEURY. Avec une ténacité remarquable, nos troupes ont contenu et repoussé l'adversaire qui cherchait par ses contre-attaques à nous chasser du terrain conquis par nous ces derniers jours AU NORD-OUEST ET AU SUD DE L'OUVRAGE DE THIAUMONT, puis, passant à leur tour à l'offensive, elles ont réoccupé tous les éléments de tranchée où l'ennemi avait pris pied au cours de la lutte et pénétré de nouveau DANS L'OUVRAGE DE THIAUMONT.

SUR LE FRONT VAUX-CHAPITRE-LE CHENOIS, nous avons enlevé une ligne de tranchées, et, sur certains points, deux lignes de tranchées ennemies; l'une d'elles renfermait une centaine d'Allemands tués ou blessés. Dans ces différentes actions, nous avons fait environ deux cents prisonniers valides, dont six officiers, et nous avons pris six mitrailleuses.

EVIAN Contre Rhumatisants CACHAT Eau de Ré-ime par excellence

LA PRESSE ALLEMANDE ET LA GUERRE

Interdiction de journaux et arrestations de journalistes

On pourrait presque faire l'histoire de la guerre, du côté de l'Allemagne, par l'histoire des journaux allemands.

Première phase, au début, lorsque tout le monde, jusqu'au dernier socialiste, était convaincu qu'on allait à une opération sans risques, à un triomphe complet et rapide. « Victoire sur victoire », disait l'empereur d'Autriche, dans une dépêche à Guillaume II.

Après la Marne, après l'Yser, ont commencé des mois plus durs. En apparence, rien n'était changé au régime de la presse. Les Allemands se vantaient de connaître plus de liberté que nous. Ils affectaient de publier tous nos communiqués. A l'heure qu'il est, ils les publient encore et il y a des jours où cette publication embarrassait singulièrement leur état-major. Ils ont voulu donner un témoignage ostensible de leur dédain de l'adversaire, sans prévoir qu'un temps viendrait où, en dépit de tous les commentaires, la différence entre leurs communiqués et ceux des Alliés s'accrocherait nettement. De même, ils ont autorisé la vente des journaux français en Allemagne. Nous ne savons pas si cette mesure a été rapportée depuis les derniers événements. Mais le gouvernement impérial ne pourrait revenir sur les habitudes qu'il a laissées prendre dans la présomptueuse confiance de la première heure sans s'infliger à lui-même un cruel désaveu.

Quand les Allemands feignent de se féliciter de leur indépendance et de se moquer du régime auquel la presse française est soumise, il va sans dire que personne ne les prend au sérieux. Il est vrai que leurs journaux ne montrent ni blancs ni noirs. Mais c'est que la censure opère chez eux autrement que chez nous et qu'elle a un caractère beaucoup plus sévèrement préventif. D'une part, les informations viennent de source officielle. Quant aux articles, ils doivent avoir obtenu le visa de la censure avant d'être imprimés. Les journaux sont faits aux trois quarts par le gouvernement. Pour l'autre quart, ils sont rédigés sous la surveillance de la police. Il ne faut pas s'étonner que, dans ces conditions, la presse allemande ait donné parfois l'illusion de l'accord parfait.

Quelle peine se donnent certains journaux pour exprimer leur pensée malgré les contraintes qui pèsent sur eux-mêmes ! Ces tours de force rappellent ceux de notre presse d'opposition sous le Second Empire, mais de loin : la pensée allemande est trop lourde pour ces exercices d'assouplissement. Les rédacteurs du *Vorwärts*, par exemple, pris entre les foudres de la censure, les *oukases* du comité directeur de la majorité socialiste et leurs sympathies pour la minorité, eurent sang et eau à indiquer de subtiles distinctions. Résultat : la police vient d'arrêter Meier, le gérant du *Vorwärts* et de saisir ses papiers. Tout se passe d'ailleurs comme si la police avait marché aux ordres des socialistes gouvernementaux pour leur rendre la haute main sur l'organe du parti.

Un signe encore plus grave ce sont les démêlés du *Berliner Tageblatt* avec le gouvernement. Jadis, le *Berliner Tageblatt* représentait l'esprit d'opposition de la capitale. Théodore Wolff, son rédacteur en chef, a longtemps vécu à Paris, fréquenté nos cafés, nos théâtres, traduit les plus spirituels de nos auteurs. Il essayait de donner à la fronde berlinoise un ton parisien. Par quel mystère fut-il converti à l'impérialisme et à la guerre ? En tout cas, son opposition, comme celle des autres libéraux et démocrates d'Allemagne, s'était affaiblie, pour disparaître complètement en 1914. A la déclaration de guerre, Wolff et son journal avaient succombé avec toute l'Allemagne à l'enthousiasme belliqueux. Depuis quelque temps, Wolff essaie de se reprendre, de revenir à l'indépendance. Il a eu plusieurs fois maille à partir avec l'autorité jusqu'à l'interdiction de son journal qui date de ces derniers jours.

L'interdiction a été motivée par un article sur les origines de la guerre, où les responsabilités de l'Allemagne sont clairement indiquées. Il semble bien, d'ailleurs, que cette idée fasse du chemin, car elle se retrouve aussi, quoique exprimée avec plus de prudence, dans la commémoration de Harden. La *Zukunft* a été épargnée. Quant au *Berliner Tageblatt*, l'ordre de l'*Oberkommando* du 2 août, qui lui interdit de paraître dans les Marches, c'est-à-dire à Berlin même, est bien une suppression, puisque Théodore Wolff songe à publier son journal sous un titre nouveau.

Voilà ce qu'il n'avait pas prévu, lorsqu'il excitait l'ardeur allemande en 1914 ! Mais l'*Oberkommando* non plus n'avait pas pensé que la guerre tournerait comme elle a tourné. Ni le gouvernement, ni l'état-major, ni la presse, en Allemagne, ne sont au bout de leurs tribulations. Les symptômes que nous venons de voir sont destinés à s'aggraver.

Jacques Bainville

DERNIÈRE HEURE

VICTOIRE RUSSE au sud du Dniester

**NOS ALLIÉS ONT FAIT ENCORE
10.500 PRISONNIERS**

PÉTROGRAD, 8 août. — Communiqué de l'après-midi du grand état-major.

Sur la rivière Sereth, nos troupes avancent avec grand succès, se fortifiant sur le terrain occupé.

Dans cette région, pendant les combats du 4 au 6 août, le total des prisonniers atteint 166 officiers et 8.415 soldats. Nous avons pris 4 canons, 19 mitrailleuses, 11 lance-bombes et lance-mines et un grand butin militaire.

Sur le front Stockhod, près du bourg Stobykica, pendant la nuit, un groupe d'Autrichiens s'approcha, les mains levées, des positions d'un de nos régiments. Le commandant du bataillon, colonel Stepanko, venant vers eux, fut tué traitreusement. Nos tirailleurs ont fusillé tous ces Autrichiens.

Au sud du Dniester, nos troupes, prenant l'offensive sur un front de 25 verstes, vers Teamentza, se sont emparées des retranchements de l'ennemi, qu'elles poursuivent.

Le résultat de ces opérations est que la ville de Tumacz, avec la région à l'est, jusqu'au Dniester, et la crête sud-ouest jusqu'au chemin de fer Kowomya-Stanislawov, sont entre nos mains.

L'attaque avait été préparée par notre artillerie qui bombardait les batteries de l'ennemi avec des obus chimiques. Les servants, étouffés par les gaz asphyxiants, quittèrent leurs canons.

Notre cavalerie poursuit l'ennemi en fuite.

Au cours de ces combats une de nos vaillantes divisions a capturé 2.000 Allemands, enlevé plusieurs canons lourds et beaucoup de mitrailleuses.

L'afflux des prisonniers continue; le total n'en est pas encore fixé.

Ainsi, les troupes du général Letchitsky ont, de nouveau, obtenu un grand succès.

L'évacuation de Lemberg est continuée

ZURICH, 8 août. — On confirme de Bucarest que Lemberg a été évacué le 4 août par les autorités et la population civile.

Une proclamation du gouverneur autrichien de Lemberg, annonçant cette mesure, se termine ainsi :

« Si la fortune des armes ne nous permettait pas de défendre actuellement Lemberg, qu'on sache que sa perte ne serait que momentanée et que nous reviendrions en force pour l'arracher à nouveau à la domination de nos ennemis. »

POUR SAUVER L'AUTRICHE

La dérision des renforts turcs !

LONDRES, 8 août. — On télégraphie de Budapest au Morning Post :

« On a reçu ici de nouvelles informations relatives aux troupes turques en Hongrie en vue de contribuer à la défense des frontières hongroises. »

« Dans les milieux politiques considérés comme bien informés, on assure que les forces turques destinées à venir combattre en Hongrie et déjà en cours de route ne dépassent pas deux divisions de 12.000 hommes chacune. Ces divisions sont uniquement constituées par de l'infanterie, car l'artillerie reste en Turquie. Les personnes qui ont vu ces régiments traverser la Hongrie méridionale en chemin de fer affirment qu'ils n'étaient même pas accompagnés, comme le sont habituellement les régiments turcs en marche, par des sections du Croissant Rouge. Or, deux divisions sans compagnie de génie, sans cavalerie, sans artillerie, chacun sait ce que cela signifie. »

« En somme, on amène d'Asie-Mineure environ 24.000 hommes pour venir en aide à une armée composée de plusieurs millions de soldats, combattant sur un front s'étendant sur plus de 300 milles ! »

« Les journaux hongrois et les journaux autrichiens reconnaissent eux-mêmes l'absurdité d'un pareil concours, et ils s'ingénient à fournir toutes sortes d'explications pour justifier l'envoi de ces renforts, qui, commandés par de tout jeunes officiers turcs, seront placés sous les ordres d'un commandant de corps d'armée autrichien et encadrés par des sous-officiers allemands ou autrichiens. »

Gorizia sous le feu des canons italiens

ROME, 8 août (commandement suprême). — Dans la vallée de Lagarina, intense activité des deux artilleries.

Sur le haut plateau d'Asiago, nous avons repoussé une violente attaque ennemie dans la zone du mont Zebio.

Dans le Haut-Cordevole, l'ennemi, après un intense bombardement, a renouvelé ses efforts contre nos positions sur le mont Sief; il a été constamment repoussé avec de graves pertes.

Sur l'Isone inférieur, devant Gorizia, la lutte continue, acharnée et persistante.

Sur le mont Sahotino et sur le mont San-Michele, les positions principales de défense de l'ennemi ont été entièrement conquises.

Nous nous sommes également emparés de la tête du pont de Gorizia.

Nos canons ont pris sous leur feu la ville pour en chasser l'ennemi, qui s'est abrité dans les maisons.

Dans les journées des 6 et 7, nous avons fait 8.000 prisonniers, dont plus de 200 officiers, parmi lesquels figurent une vingtaine d'officiers supérieurs et un commandant de régiment avec son état-major.

Les prisonniers continuent à affluer.

Nous avons capturé 11 canons, une centaine de mitrailleuses et un riche butin d'armes, de munitions et de matériel de guerre.

La nuit précédente, un de nos dirigeables a bombardé de nouveau les bifurcations du chemin de fer d'Opicina, y lançant une tonne d'explosifs qui ont produit des effets destructeurs.

Malgré de nombreuses batteries antiaériennes et l'attaque de deux hydroplanes qu'il repoussa avec ses propres armes, le dirigeable est rentré indemne à sa base.

Emeutes à Sofia

**La disette et la durée de la guerre
exaspèrent la population.**

LONDRES, 8 août. — On mande d'Athènes au Daily Telegraph :

« Un des rares voyageurs qui aient réussi à grand-peine à traverser la Bulgarie vient d'arriver en Grèce. Ce voyageur était encore à Sofia il y a une dizaine de jours : c'est un négociant neutre occupant dans son pays une importante situation commerciale. Il raconte que dans toute la Bulgarie les vivres font défaut et qu'il règne partout un mécontentement très vif causé par la longue durée de la guerre. Plusieurs manifestations publiques ont eu lieu récemment à Sofia : toutes se sont terminées par des émeutes sanglantes à la suite de l'intervention de la police montée, qui a chargé la foule, rendue furieuse. »

« M. Radoslavoff a failli, à plusieurs reprises, être mis en minorité au Sobranié. »

« Quoique les Allemands soient toujours les maîtres à Sofia, ils sont maintenant bien moins puissants depuis qu'un grand nombre d'entre eux ont quitté la ville. »

« Le roi Ferdinand ne se montre jamais en public; lorsqu'il quitte son palais, c'est pour se faire conduire dans une automobile fermée à sa résidence de campagne. Il ne reçoit personne, sauf M. Radoslavoff, avec lequel il a de longs et fréquents entretiens. »

La Suède se défend contre les pirates

**Un de ses croiseurs fait feu sur un sous-marin
allemand**

LONDRES, 8 août. — Une dépêche de Stockholm au Daily Telegraph annonce qu'un croiseur suédois a tiré des coups de canon contre un sous-marin allemand, qui était entré dans les eaux territoriales de l'archipel suédois.

Le gouvernement suédois a abandonné la route de mer et fait expédier par chemin de fer, via Karungi, tous les courriers pour la Russie.

Le journal Stockholms Tidningen, en commentant les questions soulevées par les saisies des courriers suédois, fait une comparaison entre les méthodes anglaises et les méthodes allemandes. En tout cas, dit-il, les Anglais se bornent à arrêter les courriers pour les examiner, tandis que les Allemands les détruisent.

SUR LE FRONT BRITANNIQUE

Les Allemands contre-attaquent avec opiniâtreté

**Nos alliés progressent au sud-ouest
de Guillemont**

(Communiqués officiels britanniques)

15 heures 10.

L'ennemi, après ses cinq tentatives infructueuses d'hier au nord et à l'est de Pozières, ne s'est livré à aucune nouvelle attaque d'infanterie, mais il maintient un fort bombardement d'artillerie sur ce front et sur d'autres secteurs de la zone de bataille.

La nuit dernière, nos troupes ont poussé de l'avant à certains endroits à l'est du Bois des Trônes. Le combat continue aux abords de Guillemont, près de la gare.

Dans la partie sud du saillant de Leipzig, l'ennemi a fait une tentative d'attaque à la grenade sur nos lignes, mais elle a été facilement repoussée.

Au nord de Roclincourt, deux de nos détachements d'assaut ont réussi à pénétrer dans les lignes allemandes et à y faire sauter quelques abris.

Une escadrille ennemie de dix avions a tenté hier de franchir nos lignes pour se livrer à une expédition de bombardement. Une de nos patrouilles offensives, composée de quatre appareils, lui a coupé la retraite; les avions ennemis se sont aussitôt dispersés et se sont repelés précipitamment, poursuivis par notre patrouille. Deux des avions ennemis ont été contraints d'atterrir derrière leurs lignes.

21 heures 20.

Nous avons réalisé une progression d'environ 400 mètres au sud-ouest de Guillemont, où le combat se poursuit aux abords de la gare. L'ennemi a dirigé, contre nos tranchées au nord-ouest de Pozières, quatre attaques, au cours desquelles il a fait de nouveau usage de liquides enflammés. Les trois premières ont complètement échoué, mais la quatrième lui a permis d'occuper environ 50 mètres de notre tranchée.

Les Allemands ont violemment bombardé Longueval, le Bois des Fourreaux, Pozières et les environs de Mametz.

Sur le reste du front, journée calme qui ne se signale que par une certaine activité d'artillerie dans le saillant de Loos et vers Givenchy.

La déroute de l'armée turque en Egypte

LONDRES, 8 août. — Communiqué officiel de l'armée d'Egypte.

Le commandant en chef rapporte que, le 7 août, à 10 heures du soir, les troupes montées sont entrées en contact avec l'arrière-garde turque à 6 milles à l'est de Katia.

Le déblayage du champ de bataille se poursuit; quantité de fusils et de matériel de guerre ont été ramenés.

Au moment où ce rapport est expédié 200 cadavres d'ennemis ont été ensevelis dans la région où la contre-attaque du 4 août s'est produite.

L'attaque aérienne contre Port-Saïd et Suez n'a fait qu'un petit nombre de victimes et n'a causé que peu de dommage matériel.

LA GUERRE AERIENNE

(OFFICIEL.)

Un des pilotes, au cours d'une reconnaissance, a abattu un appareil allemand qui est tombé en flammes dans les lignes ennemies, au nord d'Auberive.

Hier, vers 21 heures, un avion ennemi a lancé quatre bombes sur Nancy. Cinq personnes de la population civile ont été blessées, dont trois grièvement.

AUX ETATS-UNIS

**La grève générale des transports
est provisoirement évitée**

NEW-YORK, 8 août. — La majorité des compagnies de tramways a accepté les demandes des employés. On pense que les autres compagnies feront de même aujourd'hui.

Le travail reprendra dès demain.

VILLÉGIATURES, par FABIANO



— Alors vous partez aux champs? C'est ce que vous appelez probablement faire campagne!...



— Ben, tu parles d'un vrai petit trou pas cher!!!



Le permissionnaire. — Y a pas bien longtemps que j'étais venu à Paris au mois d'août pour y passer mes vacances!



— Il y a deux ans j'étais champion de tennis. Unard, aussi la raquette et les balles, ça me connaît!



— Vos maîtres sont-ils partis aux eaux?

— Oh! non, monsieur, ils sont bien trop à sec!

F. Fabiano //

On peut tout faire croire à un lecteur autrichien

C'est un journal socialiste viennois qui l'affirme

Le journal socialiste viennois *Arbeiter Zeitung* publie un article : « Leçons de légèreté », qui mérite d'être mentionné.

C'est une sévère réquisitoire contre les systèmes adoptés par les gazettes allemandes et austro-hongroises qui altèrent sciemment les nouvelles de la guerre, inventent ou exagèrent les bonnes et suppriment les mauvaises.

L'*Arbeiter Zeitung* donne comme exemple les événements d'il y a deux ou trois semaines, lorsque le grand quartier général allemand annonçait que les Anglais avaient occupé Contalmaison, que les Français avaient attaqué sans succès près de Barleux et d'Estrées, que les positions allemandes à l'est de la Meuse avaient été fortifiées et que les Russes avaient été repoussés à Olesza.

La feuille viennoise cite particulièrement, comme coupables d'avoir altéré la vérité, le *Lokal Anzeiger*, la *Vossische Zeitung* et la *Tägliche Rundschau*, mais elle affirme que l'exemple de ces journaux est fidèlement suivi par toute la presse germanique et que, comme conséquence inévitable, le peuple allemand a l'esprit faussé pour tout ce qui concerne la guerre.

Voici, d'ailleurs, quelques titres donnés en manchette par ces trois journaux :

« Les Français sont repoussés sur la Somme avec des pertes sanglantes. »

« Succès de l'armée de von Bothmer à Olesza. »

« Progrès allemands à Souville. »

« Amélioration des positions allemandes à l'est de la Meuse. »

« Les Russes cernés et battus à Olesza. »

Le journal continue :

« Grâce à cette étonnante cuisine des communiqués de guerre, la plupart des lecteurs finissent par se persuader que, pendant deux ans, les Allemands ont été toujours vainqueurs des Français et sur tous les fronts. Par ce fait, ils sont aussi portés à croire que tous ces soi-disant succès ont été obtenus sans effusion de sang et ignorent enfin que l'Allemagne lutte furieusement pour sa propre existence. »

« Or, la mission de la presse ne devrait pas consister dans la création d'une atmosphère d'ignorance satisfaisante. »

La feuille socialiste attaque ensuite la presse austro-hongroise en comparaison de laquelle les feuilles allemandes sont des monuments de franchise.

« On trouve dans les journaux de Vienne — dit l'*Arbeiter Zeitung* — d'étonnantes dépêches parvenues de Hambourg, qui les reçoit de Stockholm, qui les a de Kiew ou d'Odessa... L'armée russe y est représentée sous les plus sombres aspects. Le lecteur avale consciencieusement ce qu'il dit... et nous savons tous que ni Kiew ni Odessa n'ont jamais été télégraphiés à Stockholm, ni Stockholm à Hambourg, et encore moins Hambourg à Vienne. »

« Ceux qui ont annoncé dans leurs feuilles que la crise orientale était enrayée mentaient délibérément, et le censeur officiel qui laissa passer cette nouvelle savait qu'elle était fautive. »

Cette allusion à la censure dut déplaire à quelqu'un, car la suite de l'article a été impitoyablement supprimée et remplacée par au moins vingt-cinq centimètres de blanc.

Dommage. Les Viennois auraient pu apprendre des vérités douloureuses mais utiles.

G.-G. Z.

Le cas de "l'Appam"

Les armateurs obtiennent gain de cause

New-York, 8 août. — On se rappelle le cas de l'*Appam*, navire anglais, capturé par le corsaire *Murex* et amené avec son équipage de prise à bord, dans un port américain, port neutre par conséquent.

Les armateurs anglais réclamèrent aux autorités américaines le relâchement de leur navire, appuyant leur demande d'une loi américaine existant à ce sujet.

Un procès était en cours devant les tribunaux fédéraux.

Les Allemands s'opposaient à une mise en liberté du navire. L'une à titre provisoire, disant que le *vaissseau* pourrait être employé pour le transport de troupes, ce qui serait une infraction à la neutralité.

Un premier jugement est intervenu. On télégraphie, en effet, de Norfolk que l'avocat de la Grande-Bretagne, dans l'affaire de l'*Appam*, a obtenu hier gain de cause.

L'*Appam* sera rendu à son propriétaire en attendant le résultat de l'appel interjeté contre la décision de la Cour d'appel, qui avait déclaré que ce navire n'est pas une prise allemande.

Un parti socialiste national ?

C'EST M. GUSTAVE HERVÉ QUI DEMANDE SA CONSTITUTION

Après le vote de la motion dont nous avons donné hier les dispositions essentielles, le conseil national du parti socialiste s'est séparé. Il n'a donc pas statué sur les demandes de contrôle insérées à son ordre du jour et dont l'une visait M. Gustave Hervé, directeur de la *Victoire*.

Celui-ci accentue encore son évolution. Très nettement, il vient de poser la question de la constitution d'un parti socialiste national.

« Depuis 1904 que dure notre unité socialiste, écrit-il, nous lui avons tout sacrifié ; on commence à se demander, dans les milieux socialistes qui réfléchissent, si nous ne lui avons pas trop sacrifié. »

« Séparé, depuis le congrès d'Amsterdam, du gros du parti républicain, acculé par la logique même du socialisme lutte de classes à certaines attitudes ou à certain verbalisme révolutionnaire, notre parti, avec l'homme de génie qu'il avait à sa tête, a été d'une impuissance totale, lamentable, grotesque, à empêcher cette guerre que nous voyions pourtant venir. »

Pour M. Gustave Hervé, l'heure approche où le socialisme devra répudier la doctrine internationaliste de Karl Marx (le prolétaire n'a pas de patrie) et se constituer en partis socialistes nationaux :

« Le socialisme national, conclut-il, est en marche à la fois en France, en Angleterre et en Italie, bien que le mot aujourd'hui choque encore bon nombre de bons socialistes français qui font depuis vingt-quatre mois du socialisme national sans le savoir. »

Les socialistes allemands marchent « au pas cadencé »

Au moment où la majorité des socialistes français vient de rendre vains les efforts de quelques-uns d'entre eux qui voulaient renouer des relations internationales avec les socialistes allemands, le *Journal de Genève* rappelle l'attitude de ces derniers depuis le début de la guerre :

« A l'heure où s'est déchaînée la tempête, écrit-il, la social-démocratie allemande est restée sans voix. De toutes les guerres modernes, aucune ne fut de façon plus certaine, dans la forme connue dans le fond, une guerre d'agression et de conquêtes. Ce fut visible dès le début pour tous ceux qui ouvraient les yeux. »

« En admettant que certains aient été trompés de bonne foi par les clameurs et les contre-vérités du début, la vérité s'est, depuis longtemps, montrée dans sa nudité éclatante et il s'est trouvé quelques mois plus tard seulement un socialiste allemand pour le reconnaître : il est en prison. »

« Quelques autres équivoquent ; la plupart marchent au pas cadencé derrière MM. Scheidemann, Hamer et autres impérialistes. Le parti hostile à toute agression, qui honnissait les conquêtes et exérait le régime du sabre est enrôlé dans la phalange de M. Bellmann-Holweg et les dissidents rasent les murs, parlant à voix basse. »

Pour l'entretien et la beauté des Champs-Élysées

Un syndicat d'initiative et de défense des Champs-Élysées vient d'être créé par un groupe important de commerçants qui ne croient pas utile d'attendre la fin de la guerre pour faire prévaloir leurs idées et tiennent, au contraire, à honneur de tout mettre en œuvre, dès maintenant, pour que la plus aristocratique des avenues conserve son décor et reçoive par surcroît toutes les améliorations dont elle est digne.

L'hôtel d'Excelsior et le programme de notre journal nous permettent de nous associer doublement à cette initiative qui recevra l'adhésion de tous ceux, riverains, propriétaires, habitants et commerçants, qui considèrent notre avenue non seulement comme une des plus belles promenades du monde, mais veulent qu'elle soit la mieux entretenue et la plus attrayante.

On voit par là que le développement de la vie commerciale dans les Champs-Élysées, loin de se faire au détriment de leur beauté, ne tend à rien de mieux qu'à devenir leur sauvegarde.

Les adhésions au Syndicat d'initiative sont reçues au Vuitton Building (70, Champs-Élysées).

PROMOTIONS

Par décret du 8 août 1916, a été promu au grade de général de division M. le général de brigade Duménil.

Lin-Carin
Pharmacies

CONSTIPATION OBESITÉ
Maladies de la Vessie
Graine émoussée hygiénique
Bou-Saint, Fréchet, Beau.

LA QUESTION DE LA CHASSE

Où le ministre de l'Agriculture ouvre résolument une porte qui n'était qu'entre-bâillée

Nous disions, dans notre numéro du 21 juillet, que la chasse, apparemment fermée, n'en était pas moins ouverte en fait « dans des conditions assez spéciales et bien en rapport avec l'état de guerre ». Or, voici qu'après un examen minutieux des rapports qui lui sont soumis, le ministre de l'Agriculture se dispose à rendre plus libéral encore le régime qui autorise la destruction légale du gibier qu'on ne peut laisser pulluler qu'au détriment de nos récoltes.

La question se pose en effet à la manière d'un dilemme : ou nous le détruirons, ou il nous détruira... une partie de nos moissons. Il semble donc qu'il n'y ait pas lieu d'hésiter. Le choix des autorités qui ont mission de protéger les intérêts agricoles et celui des chasseurs est fait dès le principe, et s'il y avait dans son application, d'une part, des hésitations, de l'autre des scrupules, les uns et les autres seraient levés par des raisons économiques non douteuses.

On ne peut plus, en effet, considérer la chasse comme une simple distraction. Elle devient, au contraire, une double nécessité. Il faut sauvegarder d'abord les récoltes et ne pas négliger ensuite les millions de kilogrammes de viande que représente le gibier. A cette époque de vie chère, la place des lièvres, des lapins et des faisans n'est pas dans notre domaine si laborieusement cultivé, mais à l'étalage de nos marchands de comestibles. Rien ne sera de nature à faire baisser plus vite le prix de la viande de boucherie et de la volaille et à diminuer l'importance des prélèvements qui doivent être faits dans notre cheptel.

Cependant, il n'y aurait pas, à proprement parler, d'ouverture de la chasse. Des autorisations seraient données par les préfets partout où celle-ci se justifie, et les permis, qui rapportent au Trésor une somme qu'il importe de ne pas laisser perdre (nouvel argument) seraient rétablis et même portés de 40 à 50 francs.

Pour les permissionnaires, une autorisation pourrait leur être délivrée, leur accordant — ou du moins on l'espère — un droit de chasse gratuit, ce qui leur permettrait de changer un peu de fusil.

LE ROI DE MONTÉNÉGRO sur le front

Nicolas I^{er}, accompagné des personnes de sa suite, s'est rendu au quartier général du général Gouraud. Un bataillon du 1^{er} d'infanterie, avec sa musique, rendait les honneurs.

Le roi a passé en revue le bataillon, puis, détachant de sa poitrine la médaille au ruban tricolore de la valeur militaire monténégrine, il l'épingla sur la vareuse du général Gouraud.

Le roi remit ensuite des décorations monténégrines à des officiers et soldats français et russes qui se sont particulièrement distingués au cours de combats récents.

Après avoir pris quelques minutes de repos dans les appartements qui lui étaient réservés, le roi Nicolas I^{er} s'est rendu chez le général Gouraud, où un déjeuner lui était offert. Parmi les convives figuraient M. Radovitch, président du Conseil des ministres du Monténégro ; M. Delarochette-Vernet, ministre de France ; M. Brunel, chargé d'affaires ; les généraux Degoutte, Malcor, J.-B. Dumas, Lokhvitzky, le colonel Vallières, représentant le président de la République ; la suite habituelle du roi, etc.

Après le déjeuner, le roi de Monténégro se rendit au quartier général de la brigade russe, où il fut reçu par le général Lotchvinski, entouré de son état-major. Le roi passa en revue une compagnie du 1^{er} régiment, celle-là même qui fut à l'œuvre le 16 juillet, près d'Auberive.

Il fut ensuite conduit jusqu'au poste de commandement du colonel, où un lunch était préparé. Le P. C. est le modèle du genre. C'est un véritable jardin anglais, soigneusement entretenu, au milieu d'un bois de jeunes chênes et de sapins. Des tonnelles artistement décorées de banderoles et de drapeaux russes et monténégrins, des abris en rondins presque modern-style, au parquet ciré, au couloir spacieux et net, des bosquets disposés en fumoir, salle à manger, salle de lecture, complètent cette installation de camping plutôt que de temps de guerre.

Le roi a fait appeler et a félicité un brave soldat russe et il a embrassé le benjamin des pupilles du régiment, un gamin de dix ans.

A ce moment, plusieurs avions ennemis s'aventurèrent dans nos lignes, survolant même le P. C., poursuivis par le tir précis et nombreux de nos canons spéciaux.

Le soir tombant le roi se leva, salua en quelques paroles l'armée russe et remonta dans sa voiture pour regagner ses appartements de Châlons.

LES CONTES D'EXCELSIOR

La peur de Morbakita

Entre tous les blessés de l'hôpital où nos deux destinées s'accrochèrent, Morbakita se distinguait par le développement indiscret de sa stature et surtout par la couleur résolument noire de sa peau. Des hords du Niger, ce fils de captif était venu se battre pour la liberté et les droits des nations. Mais, malgré l'étrangeté de l'aventure, on ne lisait point de surprise dans le roulement débonnaire de ses gros yeux d'agate, dans le pli béat de ses lèvres si épaisses qu'elles semblaient tuméfiées par une piqure d'insecte, ni dans la rude saillie de ses joues sillonnées de trois entailles symétriques suivant la tradition des Bambaras. Après quinze ans de vicissitudes guerrières échelonnées de la Côte d'Ivoire en Belgique, avec escales prolongées en Mauritanie et au Maroc, l'acceptation passive et joviale du brave tirailleur sénégalais s'était déshabituée des étonnements et sur sa tête rase et bombée comme une noix de coco, le bonnet de coton de l'hôte se trouvait aussi à l'aise que sa chéchia à l'écarlate glorieuse.

Sage en sa pensée, autant que modeste en ses goûts, Morbakita bornait ses vœux comme ses desirs à l'humble existence de docile troupière qu'il emportait à sa semelle. Le champ de ses investigations ne l'entraînait pas au delà des fumées de son camp éternellement levé et nomade. Pour toute admiration il s'en tenait à ses chefs, consacrés par lui fétiches d'infailibilité. Un jour, notre infirmière-major lui ayant proposé d'aller visiter avec elle le tombeau de Napoléon, elle dut lui expliquer que celui-ci avait été un grand général. Et l'enfant de la brousse de demander d'un air de doute :

— Plus grand que Gouraud ?

Dans nos conversations il me parlait de son village, un amas brun de cases en terre, auprès de Bamako, où il avait laissé sa femme et quatre petits enfants. « Plus grand, dix ans. Lui aller l'école et connaître manière pour écrire même chose que toi. » Puis, il me contait des épisodes de ses campagnes à grand renfort de « boum ! baoum ! » et de « pet ! pet ! », simples effets d'harmonie imitative du canon et de la fusillade. Après quoi, il jetait un regard attristé sur son bras droit à peu près inerte, sur son pied gauche mutilé et difforme.

— Maintenant, soupirez-il, y en a fini cassé ; Morbakita plus bon la guerre.

Et dire que pendant quinze ans il avait fait un si beau soldat ! Le danger agissait comme un aimant sur son cœur et sur ses nerfs et il bondissait en gesticulant au-devant de lui, cognant de la baïonnette, de la crosse, des poings, de la tête, des dents, comme un ange des ténébreuses exterminateur et invincible.

Pourtant, cet intrépide connaissait la peur.

Mais oui, une peur atroce, tenace, dominatrice, tyrannique, celle de son épouse Aissata. A l'heure même que nous vivions, malgré la longue séparation, malgré la distance, les océans qui le séparaient d'elle, le souvenir de sa compagne le faisait trembler d'angoisse. Qu'avait-elle donc de si redoutable ? Seulement une façon tout autre de concevoir la vie. Cet homme de devoir et de résignation avait alié son sort à une nature matérielle et intéressée qui ne comprenait ni les services insuffisamment payés ni les dévouements sans récompense immédiate. A l'idéal stoïque inconsciemment pratiqué par le bon géant, Aissata préférait une portion supplémentaire de couscous ou tout au moins quelque clinquant flatteur.

— Aissata toujours gueuler, me confiait mon noir frère d'armes, parce que Morbakita pas caporal, pas médaille. Y en a dire comme ça : « Morbakita, toi hête beaucoup. Faire tout le temps « pet ! pet ! » avec fusil pour toubabs (blancs), faire casser partout ton tête, et puis toubabs moquer toi : envoyer battre, envoyer mourir, rien donner pour ton peine. »

Aussi s'épouvantait-il, le pauvre sacrifié, à l'idée de sa rentrée dans la case familiale. Qu'allait dire la terrible ménagère en le voyant revenir avec deux membres hors d'usage, sans seulement apporter la compensation d'un galon qui ajouterait à sa retraite ou d'une décoration qui ajouterait à son prestige ?

— Mais, fis-je, il paraît qu'on va te donner la médaille militaire.

— Moi pas savoir, moussié. Officiers tous morts. Toubabs oublier souvent bougnouls (noirs).

Helas ! le brave tirailleur avait raison. Quelques jours après, le sergent-infirmier vint lui dire :

— Sénégal, comme te voilà guéri, on va t'envoyer à Marseille, et là tu attendras le paquebot qui te ramènera dans ton patelin.

Pas de nouvelles de la médaille et il fallait partir,

renoncer à tout espoir ! Aissata allait en faire, un beau tapage ! Toute la joie d'un retour impatientement attendu s'évanouissait presque devant cette appréhension, cette hantise, cette peur irrésistible d'un vaillant inaccessible à toutes les autres peurs. En me faisant ses adieux, son dernier mot fut :

— Moi bien content revoir Aissata, revoir petits enfants, mais Aissata gueuler beaucoup...

Depuis lors, il m'arriva plus d'une fois de penser à lui, de me représenter son retour au foyer, d'imaginer l'impertinente indignation de cette dame Aissata aussi positive que furibonde, d'entendre les aigres criaileries de cette Xantippe d'ébène à l'adresse de cet autre sage patient et résigné. Cette vision lointaine me chagrinait comme une victoire de l'égoïsme calculateur sur le don spontané de soi-même, de la froide raison sur l'enthousiasme, de la réalité sur le rêve. La fourmi cupide allait-elle donc humilier à sa guise la cigale chanteuse de gloire ? Heureusement qu'à quelques mois de là un autre tableau, véridique celui-ci, vint se peindre en plus joyeuses couleurs dans mon esprit. Il m'était évoqué par une carte postale adressée de Bamako sur laquelle je lus :

« Mon bon cher Monsieur,

» Mon papa Morbakita vous envoie le bonjour. Comme il s'est bien battu contre les Boches, le commandant du cercle l'a nommé chef de notre village. Il est bien content. Maman est bien contente aussi. Je vous salue de tout cœur.

» TIÉKOURA. »

Chef de village ! L'ambition d'Aissata avait trouvé à se satisfaire. Mon brave camarade d'hôpital allait vivre heureux et entouré de considération. C'était fini, il n'aurait plus peur de personne et j'avais plaisir à me le figurer, entre les quatre petits enfants et son arriviste d'épouse enfin calmée, menant une vie de patriarche dans un décor d'idylle exotique à la Bernardin de Saint-Pierre.

Louis Sonolet.

Faits divers

PARIS

Le feu. — Dans l'après-midi d'hier, vers 2 heures, plusieurs baraquements situés 25, rue des Lilas, à Ivry, ont été la proie des flammes.

Les pompiers de Paris, qui prêtaient leur concours à ceux des Lilas, ont pu, non sans peine, empêcher que le feu ne se propage à une fabrique de caoutchouc voisine.

Renversée par une automobile. — Vers 3 heures de l'après-midi, hier, Mme Denise Chopin, âgée de vingt-quatre ans, demeurant 50, rue de la Folie-Méricourt, a été renversée par une automobile particulière en face du numéro 12 de la rue Lafitte.

Grièvement blessée sur diverses parties du corps, la malheureuse a dû être transportée à l'hôpital Lariboisière.

TRIBUNAUX

Le valet de chambre du prince

Omer-Richard Dor, sujet belge, révoqué comme agent de police en son pays, embrassa la profession de valet de chambre. Mais, partout où il passa, il laissa un souvenir plutôt désagréable.

Il était en dernier lieu chez le prince de Faulgoy-Lucinge, et, un beau jour, celui-ci constata la disparition de son domestique, qui avait fui non sans emporter comme viatique une somme de 11.000 francs et plusieurs bijoux.

Dor fut arrêté, et, hier, la huitième chambre l'a condamné à quatre ans de prison.



PHOTOGRAPHES

Adressez toutes vos photographies, non seulement sur la guerre, mais encore sur les événements d'actualité, les cérémonies et manifestations diverses

EXCELSIOR

qui vous les rétribuera

BLOC-NOTES

NOUVELLES DES COURS

— S. M. la reine Amélie est de retour en Angleterre, venant du continent.

CORPS DIPLOMATIQUE

— S. Exc. M. Vassitch, ministre de Serbie en France, vient d'arriver à Evian. Mme et Mlle Vassitch sont à Aix-les-Bains depuis quelques jours.

BIENFAISANCE

— Le succès qu'a obtenu, à New-York, le Bazar des Alliés, organisé au bénéfice des œuvres de guerre, fut considérable et suscita d'enthousiasmes manifestations en faveur de la France. Parmi les « booths » les plus remarquables, citons ceux du *Vestiaire des Blessés*, installés et décorés par les soins de M. Alfred Sidès, le dévoué secrétaire de l'œuvre pour le comité américain dont la présidente d'honneur est Mme W. K. Vanderbilt.

Ces deux « booths », à eux seuls, ont fait une recette qui a dépassé quinze mille francs.

MARIAGES

— Hier a été béni dans l'intimité, en la chapelle de la Vierge de l'église Saint-Pierre de Chaillot, le mariage de Mlle Suzanne Béchot, fille de M. Gaston Béchot, décédé, et de Mme née Royer, avec le capitaine de cavalerie Lavigne, passé dans l'infanterie, chevalier de la Légion d'honneur, décoré de la Croix de guerre.

NAISSANCES

— Mme Robert Langumé vient de mettre au monde un fils, qui a reçu le prénom de Marc.

— Mme Robert Derendinger, née Bellot de Busy, femme du capitaine au front, a donné le jour, à Versailles, à une fille, qui a reçu le prénom de France.

— Mme Louis Rouilleau de la Roussière vient de mettre au monde une fille : Françoise.

DEUILS

Nous apprenons la mort :

De M. M. Pierre Fourcin, membre du comité directeur de la Ligue des Patriotes, ancien conseiller municipal de la Goutte-d'Or et ancien vice-président du Conseil général.

De docteur Léon Salignat, de Vichy, médecin chef de service au 1^{er} régiment d'artillerie, mort pour la France, le 17 juillet, dans la Somme, en secourant les blessés.

De Mme de Mier, veuve de l'ancien ministre du Mexique, décédée à Biarritz, mère de M. Bernardo de Mier, de la comtesse de Regis, de Mme Coreueta et de la comtesse Subervielle.

De capitaine Fernand de La Rochette, comte de Rochegonde, mort pour la France, le 13 juillet.

De M. Albert Renauld, licencié ès sciences, commissaire républicain des contributions directes de la Ville de Paris, décédé à Verneuil-sur-Seine.

De brigadier mitrailleur Jean Roland d'Argente, du 1^{er} cuirassiers à pied, décoré de la Croix de guerre, mort pour la France, âgé de vingt et un ans, fils du comte d'Argente et de la comtesse née Barrent, leurs trois autres fils sont à l'armée.

De Mme de Mohrhanheim, veuve de l'ancien ambassadeur de Russie, décédée à Pau.

De pantra Novelli, décédé à Pécuse, frère de l'acteur bien connu.

De sous-lieutenant mitrailleur Henry La Moine des Mares, décoré de la Croix de guerre, chevalier de la Légion d'honneur, mort des suites de ses blessures, frère du maréchal des logis aviateur Le Moine des Mares, mort pour la France.

De M. Georges Fay, collaborateur d'Excelsior et de divers journaux illustres.

De capitaine Jules L'Hôte, décédé à quarante et un ans, rue Blomet ; chevalier de la Légion d'honneur, décoré de la croix de guerre.

De M. Pierrat, pianiste-virtuose et compositeur.

De R. P. Charles Louis Mathos, de l'ordre de Saint-Dominique, ancien aumônier de l'armée de la Loire en 1870, décédé à Aubange (Belgique), âgé de soixante-deux ans, ancien missionnaire au Canada et aux Etats-Unis.

De sous-lieutenant mitrailleur Pierre Bontmiller, fils du sous-intendant militaire de 1^{re} classe, décédé, décoré de la Croix de guerre, mort pour la France, le 15 juin.

Pour les naissances, mariages, décès, s'adresser à l'Office des Publications, 24, boulevard Poissonnière, Paris. Téléphone Central 52-44 — 0 à 6 h. Tarif spécial pour nos abonnés.

THÉÂTRES

A l'Opéra. — A la suite des œuvres choisies par M. Jean Rouché pour composer le programme de la saison prochaine, il faut ajouter ces trois œuvres modernes : *Saint-Christophe*, de M. Vincent d'Indy ; *Guercœur*, d'Albéric Magnard, et les *Goyescas*, d'Enrique Granados.

Al Trianon-Lyrique. — Cette scène donnera, à l'occasion des fêtes de l'Assomption, les cinq représentations consécutives suivantes :

Dimanche prochain, matinée à 9 h. 1/4, pour la première fois, *Fleur de thé* ; soirée à 8 heures, *Si j'étais roi* ; lundi, à 8 h. 1/4, les *Clanches de Corneville* ; mardi (Assomption), matinée à 2 h. 1/4, *Miss Helyett* ; soirée à 8 h. 1/4, *Fleur de thé*.

A la suite des concours du Conservatoire. — W. Paul Gavault, directeur de l'Odéon, vient d'engager les trois premiers prix de comédie des derniers concours du Conservatoire : Mlle Nivette, Collinet et Rachel-Brendi.

MERCREDI 9 AOUT

Comédie-Française. — Clôture (reouverture le 1^{er} septembre).

Opéra-Comique. — Jeudi, à 7 h. 30, *Manon*.

Apollon. — A 8 h. 15, *Femmes de France*.

Grand-Guignol. — A 8 h. 30, *Une partie de manille*, *Prisonnier des Hommes bleus*, etc. (Matinée mercredi et dimanche).

Gymnase. — A 8 heures, la *Charrette anglaise*, Théâtre Marigny. — A 8 h. 40, les *Saschoff-Boucot*.

Nouvel-Ambigu. — Mardi, jeudi, samedi, dimanche, à 8 h. 15, le *Cheminéau*.

Porte-Saint-Martin. — A 8 h. 15, la *Flambée* (dernières).

Palais-Royal. — A 8 h. 30, *La Cugnotte*.

Renaissance. — A 8 h. 10, l'*Hôtel du Libre Echange*.

Trianon-Lyrique. — A 8 h. 15, la *Fille de Madame Angot*.

Variétés. — A 8 h. 30, la *Revue et l'École du Pilon*.

Vaudeville. — Le Maroc pendant la guerre, la Guerre orientale, etc. Tous les jours, matinée à 2 h. 30, soirée à 8 h. 30.

MUSIC-HALLS, ATTRACTIONS, CINEMAS

Omnia-Pathe. — *Ambition* ; *Une femme a osé* (drame) ; 4^e série de la *Bataille de la Somme*.

Folies-Dramatiques-Cinéma. — Tous les jours, mat. et soir.

Trois heures de spectacle incomparable. Grand orchestre.

SITUATIONS

brochure envoyée franco
PICIER rue du Rivoli 53, Paris.

LES SPORTS

Pour la préparation athlétique. — Notre confrère *Sporting* a publié hier matin cet appel :

La commission de l'armée de la Chambre a consacré une de ses dernières séances à l'examen du projet voté par le Sénat sur la préparation militaire obligatoire (projet Chéron). M. Briquet a été nommé rapporteur.

Nous croyons savoir que M. Briquet, ainsi d'ailleurs que ses collègues, a reconnu la nécessité de modifier sensiblement le texte du Sénat. Ces modifications se feraient dans le sens que désirent tous les sportifs.

Mais la question ne sera pas tranchée avant quelques semaines.

Une d'ici là, les clubs, sociétés et fédérations ne cessent pas de nous envoyer leurs protestations. Il n'y va pas seulement de l'intérêt du sport, mais de l'intérêt national. Que nos amis ne l'oublient pas !

BULLETIN COMMERCIAL ET INDUSTRIEL

du 8 Août 1916

L'huile de lin, cotée 134 fr., est très ferme.

La question des viandes préoccupe d'autant plus le public qu'il reste peu de chances de voir baisser les prix élevés atteints depuis le début de la guerre. Les arrivages de viandes frigorifiées, dont il est moins question depuis quelque temps, n'ont guère amélioré la situation, et, jusqu'à présent, ni l'administration ni les municipalités n'ont trouvé les bases d'une réglementation appropriée aux éléments multiples des diverses parties de viandes de tous les bestiaux servant à l'alimentation.

Un dernier marché de la Villette, malgré les fortes arrivages et une température plutôt défavorable à la conservation et la saison où la consommation est moins importante, les beaux bœufs ont haussé de 50 fr. et se sont vendus de 1 fr. à 1 fr. 40 le demi-kilo net. Il y a eu également hausse sur les veaux et les moutons ; seuls les porcs, déjà haut cotés et dont la consommation est moins active en été, n'ont pas suivi le même mouvement. Le consommateur attend avec impatience les décisions qui pourront être prises pour empêcher une nouvelle hausse, sinon pour revenir à des prix plus abordables.

Sur 200 demandes de sucre, 72 0/0 ont pu être accordées.

Les fruits et légumes sont en ce moment une précieuse ressource ; mais les prix sont, en général, élevés, et c'est ainsi que le bon raisin se vend, aux Halles Centrales, de 100 à 150 fr. les 100 kilos, ce qui fait ressortir la vente au détail entre 60 cent. et 1 fr. le livre, suivant la qualité, chez le détaillant ; le raisin dit de Paris est coté 60 à 80 fr. les 100 kilos.

Pour les vins, il y a un certain déchetement des prix à constater.

Les cidres de bonne qualité jouissent d'une demande suivie aux cours de 22 à 25 fr. l'hectolitre nu au départ. Les pommes commencent à grossir avec le beau temps, mais les premières récoltes seront retardées jusqu'à la deuxième quinzaine de septembre. Dans la vallée d'Auge, dans l'Eure et la Seine-Inférieure, les contrées les plus favorisées, on ne compte que sur un tiers de récolte. Le déficit sera plus élevé en Bretagne et dans la Sarthe.

METAUX A LONDRES

La tonne de 1016 kilos : Cuivre Chili, disp. 106, liv. 3 mois 105 ; électrolytique, 126 ; étain, comptant 167 1/2, liv. 3 mois 168 1/4 ; plomb anglais, 79 3/4 ; zinc, comptant 52 ; argent, l'once 31 gr. 1.035 30 d. 7/16.

Jolie LIMOUSINE 21 HP Panhard 1907 à vendre, état de neuf, visible 10, avenue de Messine, S'adr. concierge.

FICULETON D'EXCELSIOR DU 9 AOUT 1916

LA CAGE D'ACIER

Roman inédit

PAR

MAURICE LANDAY

CHAPITRE XXXI

Le nouveau maître d'Argirh-City

April bégaya :

— Après ce que je viens d'entendre, je ne puis que vous prier de me pardonner d'avoir, un instant, douté de la pureté de vos sentiments...

— Le coupable que je suis ne doit pas avoir l'honneur de pardonner à des hommes de votre dévouement et votre intégrité une faute qu'ils n'ont pas commise... car ce n'était pas commettre une faute que me soupçonner capable de toutes les vilénies...

Widerski passa rapidement sa main sur son front ruisselant comme pour en chasser de trop pénibles pensées.

Après quoi, il poursuivit :

— Que trois d'entre vous se mettent en sentinelle aux portes de cette pièce... Je vais vous faire confiance... Et ce que je vais vous dire doit rester entre nous plus secret encore que ce que vous venez d'entendre...

Avec enthousiasme, trois contremaîtres s'offrirent à garder les issues...

Tous droits de reproduction, traduction, adaptation théâtrale et cinématographique rigoureusement réservés pour tous pays, y compris la Suède et la Norvège.

La Bourse de Paris

DU 8 AOUT 1916

Si les affaires n'ont pas été beaucoup plus animées que la veille, les cours n'en continuent pas moins à témoigner de la plus grande fermeté. Quelques nouvelles plus-values sont même à enregistrer au parquet, notamment sur l'Extérieure et la Banque de France, en banque dans le compartiment industriel russe. Par ailleurs, nos rentes sont sans changement, le 3 0/0 à 84, le 5 0/0 à 89.75. Fonds Russes calmes mais soutenus. Dans le groupe des Etablissements de Crédit, rien à signaler en dehors de l'avance de la Banque de France à 5.225. Parmi nos grands Chemins, l'Ouest s'améliore à 728, l'Est à 735. Bonne tenue des lignes Espagnoles, du Nord-Espagne à 438, du Saragosse à 435.

Aux Cuprifères, le Rio se retrouve à 1.750, tandis que le Boléo progresse à 840. En banque, la Toulou et le Platine sont plus particulièrement favorisés aujourd'hui.

COURS DES CHANGES

Londres, 85.12 1/2 ; Suisse, 411 1/2 ; Amsterdam, 244 1/2 ; Pétersbourg, 180 ; New-York, 590 1/2 ; Italie, 91 1/2 ; Barcelone, 597 1/2.

L'ALCOOL de MENTHE

RICQLÈS

est un produit hygiénique et antiseptique indispensable

ST-GERMAIN-EN-LAYE, Prop. avenue Gambetta, 9, et rue Thiers. Proximité Terrasse et Gare. Ccs 1.800 m. M. à pr. : 400.000 fr. Jouiss. imméd. Adj. Et. MOISSON, not., 24 août, 2 h. Fac. trait. av.

CHAUSSURES ORTHOPÉDIQUES

Perfectionnées, Confortables

.. Élégantes et de Fatigue ..

Pour Raccourcissements, Pieds difformes, mutilés, amputés, etc.



ETABLISSEMENTS A. CLAVERIE

234, Faubourg Saint-Martin, PARIS.

(Boulevard de la Chapelle - Métro : Louis-Blanc)

Renseignements tous les jours (même dimanches et fêtes) de 9 h. à 7 h.

ÉCOLE DE CHAUFFEURS-MÉCANICIENS reconnue la meilleure de Paris, la moins chère. Brevets militaires et civils. BELSER, 144, rue de Tocqueville. Téléphone Wagram 03-40.



BRACELETS - MONTRES

Verres incassables

Acier ou nickel..... 47 fr.

Heures et aiguilles lumineuses 22

Répassees en second et réglées.

Garanties 10 ans. Franco c. mandat.

A. MEYLAN, 20, rue d'Angoulême, Paris.

Le "REGYL" guérit maladies d'ESTOMAC anciennes

Laboratoires TIEVET, 53, r. Beauregard

La boîte 8 fr. c. mandat

Widerski avait partie gagnée... Ces malheureux étaient bien dupes de son odieuse comédie...

Après un long temps de silence et s'être soigneusement assuré que nul ne pouvait entendre un mot de ce qu'il allait dire, Widerski commença :

— C'est demain que les représentants des Alliés doivent se présenter ici... Il serait bon, master John April, que vous alliez à leur rencontre et que vous les mettiez au courant de ce qui vient de se passer... Il faut qu'ils agissent, à leur départ d'Argirh-City, exactement comme si j'avais refusé de donner suite aux pourparlers fort avancés qu'ils ont entamés avec John Argirh... qu'ils crient bien haut, dans de nombreuses interviews, leur rancœur, leur colère et leur désappointement... C'est compris ?

Un signe de tête approbateur fut la réponse d'April...

— Maintenant, acheva Widerski, j'arrive au point le plus délicat de notre entretien... Il doit vous paraître étrange et déconcertant que les secrets d'Argirh concernant ces traités secrets aient pu être surpris, découverts par ceux qui me croient encore leur complice...

— Certes, fit April... et il faut qu'il y ait un traître dans cette maison...

— Il y en a un !...

Ces mots firent courir un frisson atrocement douloureux sur les épidermes...

— Etait-ce possible ?

— Et qui ?

— Son nom ? interrogea April en boquetant de colère, de révolte...

Une moue de mépris plissa ses lèvres...

Widerski, d'une voix lente et grave, laissa entendre :

— Ai-je le droit de vous le dire, ce nom...

— Vous en avez le devoir, rugit April, si vous voulez que nous croyions à votre sincérité.

HYGIÈNE DE LA TOILETTE

Les propriétés détersives et antiseptiques qui ont valu au

Coaltar Saponiné Le Beuf

d'être admis dans les Hôpitaux de Paris, en font un produit de choix pour les usages de la Toilette :

Ablutions journalières ;

Lotions du cuir chevelu qu'il tonifie ; Soins de la bouche ;

Lavage des Nourrissans, etc.

DANS LES PHARMACIES

Se méfier des nombreuses imitations

Maladies de la Femme

LE FIBROME

Sur 100 Femmes, il y en a 90 qui sont atteintes de Tumeurs, Polypes, Fibromes, et autres engorgements, qui gênent plus ou moins la menstruation et qui expliquent les Hémorragies et les Pertes presque

continuelles auxquelles la FEMME se préoccupe peu d'abord de ces inconvénients, puis tout à coup le ventre commence à grossir et les malaises redoublent. Le FIBROME se développe peu à peu, il pèse sur les organes intérieurs, occasionne des douleurs au bas-ventre et aux reins. La malade s'affaiblit et des pertes abondantes la forcent à s'aliter presque continuellement.

QUE FAIRE ? A toutes ces malheureuses il faut dire et redire : Faites une cure avec la

JOUVENCE de l'Abbé SOURY

qui vous guérira sûrement, sans que vous ayez besoin de recourir à une opération dangereuse. N'hésitez pas, car il y va de votre santé, et sachez bien que la

Jouvence de l'Abbé Soury est composée de plantes spéciales, sans aucun poison ; elle est faite exprès pour guérir toutes les

MALADIES INTÉRIEURES DE LA FEMME : Métrites, Fibromes, Hémorragies, Pertes blanches, Régles irrégulières et douloureuses, Troubles de la Circulation du Sang, Accidents du RETOUR d'ÂGE, Étourdissements, Chaleurs, Vapeurs, Congestions, Varices, Phlébites.

Il est bon de faire chaque jour des injections avec l'HYGIÈNE des DAMES (1 fr. 50 la boîte).

La Jouvence de l'Abbé Soury, 4 fr. le flacon dans toutes pharmacies ; 4 fr. 60 franco gare. Les 3 flacons franco contre mandat-poste 12 fr. adressé Pharmacie Mag. DUMONTIER, à Rouen.

(Notice contenant renseignements gratuits). 288



LES PETITES ANNONCES d'EXCELSIOR paraissent chaque Mercredi

La ligne se compose de 30 lettres ou signes

En aucun cas, EXCELSIOR ne se charge de recevoir ni de réexpédier les réponses aux Petites Annonces.

DEMANDES D'EMPLOI

1 franc la ligne de 30 lettres ou signes.
Ouvrière couturière, transf., répar., sach. tricot alg., croch., dem. journées bourgeoises. — Gautier, 79, av. d'Orléans.

OFFRES D'EMPLOI

2 francs la ligne de 30 lettres ou signes.
MUTILES. Renseignements. Placements. Rééducation professionnelle. — Bertrand FAURE, 7, rue Paul-Baudry, Paris (8^e arrondissement).

TESTAMENTS

3 francs la ligne de 30 lettres ou signes.
Pour le faire soi-même et éviter les nombreux cas de nullité, instr. et 39 formules, 5 fr. Revue Juridique, 4, sq. Maubourg.

SUCCESSIONS, TESTAMENTS, PARTAGES

3 francs la ligne de 30 lettres ou signes.
Avoiat spécialiste. Ecr. Revue Juridique, 4, square Maubourg.

GRAPHOLOGIE

3 francs la ligne de 30 lettres ou signes.
CARACTÈRE, APTITUDES, etc., par l'écriture, 3 francs. Rien de la chiromancie, 2 à 7 h., 1^{er} i. jours, dim. et fêtes, ou écrire : Mme Ise, 28, rue Vanquelin, Paris (8^e arr.).

POUR LES ORPHELINS Province

3 francs la ligne de 30 lettres ou signes.
JUAN-LES-PINS (Afp.-Mar.). M. et Mme Ed. Lecocq. Education enfants 5 à 10 ans. Villis toujours fleurie. Simplicité, beauté.

3 francs la ligne de 30 lettres ou signes.
BEAUTE, secret de famille, revenant à 3 francs par mois. Mme Ise, 28, rue Vanquelin, Paris (8^e arrond.).

CHIENS

2 francs 50 la ligne de 30 lettres ou signes.
On offre
Gd élev. louons mains et min. les ch. : marrons, noirs, orange, sable, blancs; nombr. prix étr. Chiots. Mlle Longeon, Lisleux.
Jeunes griffons belges à vendre, 29, r. du Mail, M. Poupacris.
Chiens policiers toutes races, jeunes fox, bouledogues, — CHENIL FRANÇAIS, 7, rue Victor-Hugo, Charenton, T. 63.
Lévriers rus. sup. p. adoltes. Ch. Cuvelier, Mermonville (P.-G.)
Caniche brun ped. champion. Veriot, av. Gambetta, Bar-le-Duc.



MARETTE, ELEVEUR
Téléph. 925, à Montmartre (Seine),
131, Boulevard de l'Hôtel-de-Ville,
à 7 minutes du Métro : Vincennes.
Gd choix chiens policiers des races,
1^{er} prix, étalons sautés, prix modér.
Chiens de guerre et fox ratters.
Expéditions payes. Garanties sérieuses.
Dressage à forfait. Pension hygiène.
Chenil ouvert tous les jours
English spoken

VENTE ET ACHAT DE PROPRIETES

2 fr. 50 la ligne de 30 lettres ou signes.
Province
Propri. meub., constr. neuve, pr. casino Deauville, loyer à 1^{er} suite réder bon. condit. Burral, 19, av. Chevreuil, Asnières.

Occasion. SOMPTUEUX CHATEAU gothique, luxe et agrément, en Anjou, à 5 heures de Paris, meublé ou non : fermes, prairies, superbe parc boisé, 230 hectares. — Prix : 1.300.000 francs. On vendrait séparément château et parc. — Durier, 352, faubourg Saint-Martin, Paris.

On vend. MAISON centre France; vieille client. Indust. dist. et en plus produits consomm. Vente pas cassée. En outre, travail p. armée. Direct. fac. conv. aussi à muillé ou group. charit. pour rééducation muillés. On mettrait au courant. Env. 150.000. Ecr. RUCHE, Lettier-Box, 29, r. St-Augustin, Paris.

COURS ET INSTITUTIONS

2 francs 50 la ligne de 30 lettres ou signes.
PREPARATION DES JEUNES FILLES AU BACCALAUREAT
Séries A, B, C, D.
INSTITUT FRANKLIN, 37, boulevard Saint-Michel.

COURS ECRITS sur la Rédaction de l'esprit pour faire son bonheur soi-même. 1^{er} cours écrit : 5 fr. Cours complets écrits : 50 fr. Adresser les demandes à M^{lle} la Directrice du « BONHEUR EXISTE », 7, rue d'Englens, 7, Paris.

AUTOMOBILES

2 francs 50 la ligne de 30 lettres ou signes.
1-RENAULT coupé-limousine Rothschild abt neuve, pas roulé l'exp. guerre. Int. absol. Robert, remise 29, 39, r. Brunel, Paris.

HOTELS

2 fr. 50 la ligne de 30 lettres ou signes.
Paris
RENA HOTEL, 14, rue Armand (Etoile). Chamb. lux. meub., eau ch., tél., balns, 2 à 6 fr., mois 50 à 100 fr. T. Wagr. 74-94.

CHEVAUX ET VOITURES

2 francs la ligne de 30 lettres ou signes.
Chevaux à louer, 10, passage Genty. — Tél. Roquette 73-85.
Cognet double poney bai 3 a. avec coh. hale 7 a., 1^{er} prix, à vend., pour. 1^{er} cond. p. dame. On céd. aussi 2^e chev. hongres et ent^{es} en plein serv. Mlle Verrier, 2, av. Herbillon, St-Mandé (5^e arr.).

2 fr. 50 la ligne de 30 lettres ou signes.
HUILES D'OLIVES de Provence douces, pur. pures, 10 ltr., 24 fr., et de TABLE sup., 10 ltr., 22 fr. fco cont. rembt. Huilerie Louis ANTOINE, Salon (Prov.). Maison de confiance.

10 ltr. HUILE d'olive pure, vierge extra, 1^{re} pression, à 23 fr. le postal fco à domicile c. rembt. — Léon COSTA, à Tunis.

FAITES VOS CONSERVES DE FRUITS, LEGUMES, VIANDES, ETC.

DANS LES
BOCAUX en verre
ou écrites
métalliques
« PRATIQUE »
Système
le plus simple
et le meilleur.
Création et fabri-
cation françaises
Catalogue
avec recettes franco
CH. AUJAS, 10, rue du Galvignier, PARIS (XX)

APPARTEMENTS MEUBLES

2 francs la ligne de 30 lettres ou signes.
Paris
9, rue Greffulhe, s. St-Laz. Ent. neuf, ch. coq. av. ou s. salon, balns, au mois, à la J. Tél. av. ville dans chamb. Centr. 66-83.
Gd appart. à louer de suite meublé ou non, 10 bureaux, installation moderne, absol. neufs. Grob, 2, r. Villaret-Joyeuse.

LOCATIONS

2 francs la ligne de 30 lettres ou signes.
Province
A louer à St-Pierre-en-Port, Dr. Fécamp, villa conf., vue spl. mer, camp. jard. 2.000^m, 5 ch., 8 lits, véranda, salon, gde s. à m. ent. cave, gd gar. w.-c. Saison 650 fr. Tricolore, villa Stella.
St-Pierre-en-Port. Gde villa à louer meublée : gde salle, salon, cuis., 5 gr. chamb., cab. toil., w.-c., jard. 3.000^m, 10 arb. garage. Pr 600 fr. p. saison. Lefebvre, art. peintre, St-Pierre-en-Port.

LEÇONS

2 francs la ligne de 30 lettres ou signes.
Dame veuve dés. donner leçons chant à domic. dans famille Paris, banlieue. Ecrire : Labeyrie, 14, rue Campo-Formio.

OCCASIONS

2 francs la ligne de 30 lettres ou signes.
Vente et location de BONS MEUBLES en tous genres fabriqués avant guerre. Travaux sur commande. — Fabricants Ouvriers réunis, 15, rue Picpus (Nation). Maison RYHO.
SAVON de Marseille extra, 95 fr. la caisse 100 kil. 1^{er} contr. rembt. Echani, 8 fr. 75. Savonnerie G. Icard, Salon (B.-du-R.).

VILLÉGIATURES

La Mer.
VILLERVILLE GRAND HOTEL BELLEVUE
pr. Trouville. Vue mer, vill. s^{er} mer et camp. Gd jard. Beuri et ombr. PALL GAUTHIER, propri^{étaire}.

Nous rappelons à nos abonnés que toute demande de changement d'adresse doit être accompagnée de la dernière bande d'abonnement et de 50 centimes pour tous frais. Il ne pourra être fait droit qu'aux demandes présentées dans les conditions ci-dessus.

Imprimerie 19, rue Cadet, Paris. — Voltaire.

Le gérant : VICTOR LAVERGNE.

cédente, quand il était venu lui donner l'ordre de ruine...
Mais lui aussi le savait surmené... malade...
Il voulait douter encore.
Alors Wierski sonna Tehéou...
Lorsque le Chinois se fut incliné devant lui, il dit :
— Va me quérir le portier et sa compagne...
Celui qui garde le pavillon où logeait James Perry...
Le Chinois fit une courbette et disparut...
Wierski se tourna vers April et dit :
— Patience!...
Quelques minutes s'écoulèrent et le portier et sa compagne apparurent, timides, embarrassés, presque tremblants...
— Alors Wierski, de sa voix dure, questionna :
— Navez-vous pas ouvert à plusieurs reprises, et nuitamment, la porte à sir James Perry ?
— En effet, master... souvent depuis quelque temps...
— Ne portait-il pas sous le bras des dossiers ?...
— Toujours...
— Ne sortait-il pas en ville ?
— En ville, oui... Je l'ai suivi un soir qu'il me paraissait plus nerveux qu'à l'habitude...
— Quel chemin prenait-il ?
— Celui de Charleston...
— Et après ?
— Je l'ai vu monter dans une auto...
— Quelle route prit-elle ?
— Celle de Charleston...
— Et quand il rentrait ?
— Il marchait avec peine... et était livide...
— N'a-t-il rien perdu ?
— Si, une nuit, son porte-cigarettes...
— Et encore ?
— Le lendemain matin ma femme a trouvé sur le palier, à quelques pas de sa porte...
Wierski sortit de sa poche une enveloppe...

— Une enveloppe du format de celle-ci...
— N'était-ce pas celle-ci ?
La femme du portier s'approcha, jeta les yeux sur l'enveloppe et affirma :
— C'était celle-ci...
April et les autres claquèrent des dents.
D'un geste de la main, Julius congédia les deux serveurs.
Lorsque la porte eut été refermée sur eux, il ajouta :
— Et cette enveloppe contenait le brouillon du traité que les Alliés devaient signer avec Argirh...
Le voici, messieurs, tel qu'il a été apporté... par le traître James Perry...
Ignoble besogne !
Infamie des infamies !
April questionna encore :
— Apporté à qui ?...
— Aux agents de l'Allemagne...
— Chez qui ?... Où cela ?
— A Charleston... chez Li-Pou-Fang... C'est dans le repaire de ce Chinois mandit qu'ont lieu les conciliabules de ces Germano-Américains !
— La preuve de tout cela ?
— J'y étais !
— Vous ?
— N'était-ce pas mon rôle ?...
April laissa tomber son front brûlant de fièvre dans ses mains tremblantes...
Il ne pouvait plus douter...
L'accent de Wierski ne le lui permettait point...
Oh ! l'horrible révélation !
James Perry, le fiancé d'Edith, traître à Argirh !...
Mais April s'écria soudain :
— Pourquoi n'avoir pas prévenu Argirh...
— Il ne m'aurait pas cru...
— Mais, aujourd'hui ?...
— Je suis à la veille de le prévenir...
— C'est tout de suite qu'il faut qu'il sache...

— Non...
— Pourquoi ?...
— Je ne veux pas être l'assassin de sa fille... de sa fille que mon fils adore !...
April recula encore d'un pas...
Et Wierski, avec des larmes de complaisance dans la voix, conclut :
— Oui, mon fils adore Edith Argirh... Mais Edith ne l'aime point... Si, hier, j'avais dénoncé James Perry avant que fût consommé l'acte qui me fait aujourd'hui le maître d'Argirh-City, et qui prouve bien à lui seul la trahison de ce bandit, puisque c'est grâce à ses révélations que la bande sinistre a pu terroriser Argirh au point de l'amener à capituler, Argirh ne m'aurait pas cru... Si, aujourd'hui, je disais la vérité à Edith, que je sais où rejoindre, la pauvre serait capable d'en mourir... Sa mort serait celle de mon fils...
— Alors ?... Alors ?... Alors ?...
Avec une adresse diabolique, Wierski se défilait et répondit :
— J'attends que James Perry avoue lui-même son crime...
— Il n'avouera jamais...
— Si... car il sait que je sais... et, torturé par le remords, il ne pourra bientôt plus vivre à côté d'Edith... Il n'osera pas l'épouser... Il agonisera moralement devant sa victime... et un jour très prochain, il parlera... s'enfuira... Edith le saura parjure... le haïra... On pourra alors lui dire ou lui faire dire... Mon fils qu'elle repousse se montrera... Elle aura enfin pitié de lui... Elle comprendra ce qu'il a souffert... Et comme, à ce moment-là, nous rendrons Argirh-City à Argirh, comme ma sincérité éclatera ainsi qu'éclate le tonnerre, Edith me rendra son estime, Argirh son cœur... Et Edith épousera mon fils !...
« Comprenez-vous, maintenant ? »

(A suivre.)

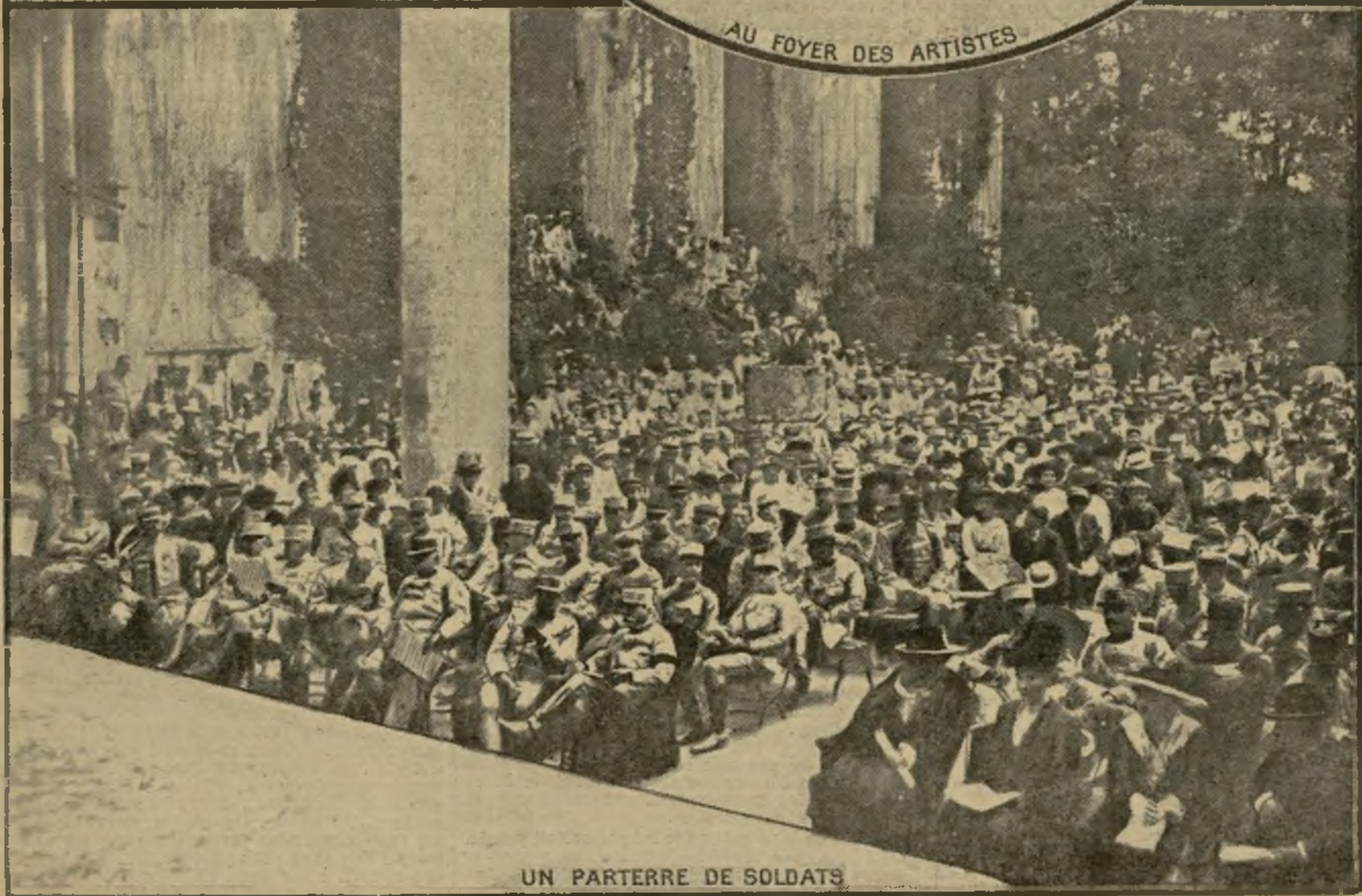
Une fête pour les soldats à l'abbaye de Longpont



LES ACTEURS EN SCÈNE



AU FOYER DES ARTISTES



UN PARTERRE DE SOLDATS

Dans le joli cadre de l'abbaye de Longpont (Aisne), a eu lieu, il y a quelques jours, une magnifique représentation en plein air, au bénéfice d'œuvres militaires et dont les acteurs appartenaient en partie à nos grandes scènes parisiennes. Devant un parterre de héros, le répertoire le plus varié a été joué et, de l'aveu des artistes, jamais public plus enthousiaste et plus ému n'acclama les chefs-d'œuvre de notre génie national. *Le Rêve du Soldat*, poème émouvant de L.-G. Vasty, musique de V. de Labarque, clôturait cette brillante fête.